

Une
semaine
dans
Libération

"EST-CE AINSI..." 7-13 FEVRIER 2007
7^{es} JOURNÉES CINÉMATOGRAPHIQUES DIONYSIENNES
CINÉMA L'ÉCRAN SAINT-DENIS

Lundi

Employés, cadres,
le travail dans
tous ses états
et les pages
petites annonces.



PHOTO : LUCE

cinéma



Mercredi

Films de la semaine,
reportages
sur les tournages,
chroniques, festivals.

Jeudi

Romans, essais,
BD, SF, polars,
critiques,
interviews,
rencontres.



COLLECTION PARTICULIERE



Vendredi

Mode, tendances,
restaurants,
sélection DVD,
jeux, CD, poches.

Samedi

Vivre au XXI^e siècle.
Journal d'un écrivain,
l'entretien
de la semaine, voyages.



PHOTO : VINCENT LELOUP

Libération

Et aussi toute l'actualité sur
www.liberation.fr



Chaque mercredi dans Télérama,
télé, radio, cinéma, livres, concerts, théâtre, danse...
Retrouvez toute l'actualité culturelle.



Télérama

Télérama, partenaire de votre émotion.

Nous ouvrons le débat, mais c'est à vous qu'appartient le dernier mot.

www.telerama.fr

MEDIA CRISIS

Les médias sont en crise.

Paradoxe apparent puisqu'ils n'ont jamais été aussi présents dans notre environnement. Après avoir longtemps cru qu'une chose est vraie « parce qu'elle est écrite dans le journal ou vue à la télévision », la conviction citoyenne s'est inversée. La représentation n'est plus objet de croyance, la communication semble remplacer l'information et devenir un système de simple consommation marchande.

Les entreprises de presse ou de médias, concentrées au sein de groupes industriels surpuissants, semblent de plus en plus dépendantes de leurs actionnaires et des publicitaires.

La mise en scène de l'actualité dans ces médias est elle aussi en crise, formatée et liée à une conception du monde et de l'information que l'on se garde généralement d'interroger.

Voir, est-ce savoir ? Peut-on se fier aux informations ? Que nous apprennent-elles ? « *La souffrance n'est pas une star, ni l'église incendiée, ni le paysage dévasté* » dit Jean-Luc Godard. Comment rompre avec cette dictature du sensationnel ? Pourquoi est-il devenu si difficile, à l'ère du temps réel et de l'info continue, de penser le journalisme en dehors d'un sentiment d'urgence ?

C'est à ce travail d'élucidation que vous invitent nos septièmes journées cinématographiques dionysiennes placées sous le signe du cinéaste

politique anglais, Peter Watkins, et son regard critique sur les mass media audiovisuels.

Peter Watkins a placé au cœur de son œuvre une réflexion sur le langage des images et sur l'état de délabrement de notre paysage médiatique mondial. « *Aujourd'hui, après 70 ans d'impact social par le cinéma hollywoodien, nous n'avons toujours pas la tradition d'une discussion critique, sur la façon dont l'audiovisuel nous affecte. Nous allons au cinéma, nous allumons la télévision, nous regardons, nous rions, nous sursautons. Nous savons que quelque chose se passe en nous et avec nous, et nous l'acceptons.* »

Durant une semaine, pour résister à cette spectacularisation permanente du réel, partagez avec nous le cinéma dynamité de Guy Debord, découvrez les films du collectif de cinéastes résistants fondé par Robert Kramer, The Newsreel, les propositions de Jean-Luc Godard, de Philippe Grandrieux ainsi que l'expérience de télévision libre de Zalea TV.

Si de la qualité de l'information dépend celle du débat citoyen, nous espérons contribuer à ouvrir un débat nécessaire sur la violence et l'égoïsme croissant de nos sociétés médiatiques. De la crise des médias à leur critique, réapproprions-les-nous.

/ Boris Spire, directeur de l'Écran

Nous tournons en rond dans la nuit médiatique, consumés et guidés par le feu du cinéma

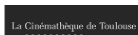
LE CINÉMA À L'ŒUVRE EN SEINE-SAINT-DENIS

Depuis plus de vingt ans, le Conseil général de la Seine-Saint-Denis s'engage dans une politique dynamique en faveur du cinéma de création.

Cette politique prend appui sur un réseau actif de partenaires et s'attache à promouvoir :

- un soutien à la création cinématographique,
- une priorité donnée à la mise en œuvre d'actions d'éducation à l'image,
- une diffusion d'un cinéma de qualité dans le cadre de festivals et de rencontres cinématographiques,
- une dynamique de réseau des salles publiques de cinéma et leur modernisation,
- une valorisation du patrimoine cinématographique en Seine-Saint-Denis.

Le festival « Est-ce ainsi que les hommes vivent ? » s'inscrit dans ce large dispositif de soutien et de promotion du cinéma.



En 1984, Gilles Deleuze écrivait, en préface au *Ciné-journal* de Serge Daney, un texte lumineux sur les rapports entre cinéma et télévision. Il décrivait la confrontation entre, d'un côté « le développement intérieur du cinéma à la recherche de ses nouvelles combinaisons audiovisuelles et de ses nouvelles pédagogies, recherches qui pourraient trouver dans la télévision un champ et des moyens exceptionnels », et de l'autre « le développement propre de la télévision pour elle-même ». Il en tirait deux constats. L'un, pessimiste, énonçait que « la télévision n'avait pas cherché sa spécificité dans une fonction esthétique, mais dans une fonction sociale, fonction de contrôle et de pouvoir ». L'autre, optimiste, rappelait que « le cinéma, malgré tous les pouvoirs qu'il a servis, a toujours conservé une fonction esthétique ou noétique, même si cette fonction était fragile ou mal saisie. » Deux leçons encore moins discutables aujourd'hui qu'il y a vingt ans. D'une part, la télévision, parvenue à un terrifiant degré de perfection dans le contrôle et la gestion des sociétés, n'est plus un champ d'expérimentation pour le cinéma. D'autre part, malgré toutes les Cassandre, le cinéma n'est pas mort, il perpétue une résistance farouche à la mise au pas médiatique – mais loin de la télé.

une vieille promesse

L'ambition de concilier art et communication était au cœur de la tentative de Godard d'investir la télévision. Ce geste, accompli par *Six fois deux* (1976), fut le contraire d'une rupture ou d'un repli. Porter le cinéma dans la télévision, c'était à la fois montrer ce que peut la télé et offrir au cinéma les moyens de son ambition pédagogique. Il semblait ainsi possible, grâce à la télé, de surmonter la contradiction du cinéma moderne, qui perdait son public à mesure qu'il s'acheminait vers une pédagogie de l'image et du monde. *Six fois deux* se donne à lire autant qu'à voir. Ce qui perce dans ce film, c'est la possibilité d'un sauvetage de l'information médiati-

que par la fonction esthétique du cinéma. Godard reçut davantage de haine que de reconnaissance, et la série d'émissions suivante, *France tour détour deux enfants*, eut toutes les peines du monde à forcer la censure télévisuelle. Mais, comme le dit Deleuze, Godard a montré « qu'un autre peuplement de la télévision était possible ».

Dix ans plus tard, Philippe Grandrieux ressuscitait l'ambition sur une télé locale de Saint-Étienne, sa ville natale – les chaînes nationales ayant renoncé depuis longtemps à toute ambition esthétique et politique. Son journal télé expérimental, *Le monde est tout ce qui arrive* (1987), invente une démocratie égalitaire de l'information : les images AFP du monde entier sont montrées brut, sans l'habituel commentaire qui dit ce qu'il faut voir, et montées avec des séquences de la vie quotidienne de Saint-Étienne. Tout ce qui arrive : la guerre au loin et des conversations de PMU, l'apartheid en Afrique du Sud et une femme qui dort dans un tramway. Événements spectaculaires et fragments insignifiants tissent ensemble la matière continue et discontinue d'un monde rendu à la durée et au montage, c'est-à-dire à l'émotion et à la pensée. L'année suivante, la série d'émissions *Azimut* va plus loin : des extraits de films (*Ordet*, *Le Miroir*, *Le Cuirassé Potemkine*), des entretiens avec des écrivains (Jean Louis Schefer) et philosophes (Paul Virilio), des images d'actualité, des séquences filmées par Grandrieux préfigurant *Sombre* (1999) et *La Vie nouvelle* (2002)... ces séries s'entrelacent en un montage qui porte chacune d'entre elles à des sommets de vibration esthétique et de résonance noétique. Ces noces de la télévision et du cinéma laissent entrevoir ce que pourrait être une esthétique de la communication : l'invention, par le montage de fragments et de flux sensibles, d'un espace-temps commun au proche et au lointain, au petit et au grand, au remarquable et à l'insignifiant. Au passage, c'est la notion-même d'information qui retrouve sa noblesse, et s'accorde à la définition qu'en donne Daney : « ce n'est pas seulement ce que j'extorque à

l'autre en quatrième vitesse, c'est ce qu'il apprend sur lui-même en se faisant "tirer" (et même soutirer) le portrait ». À la fin des années quatre-vingt, à l'époque du *Grand Bleu* et de l'expansion de l'empire Bouygues, Grandrieux renoue avec la vieille promesse du cinéma formulée par Walter Benjamin dans les années trente : celle d'une technique libérée et libératrice, parce qu'elle donne une nouvelle image du monde comme tout ce qui arrive, comme un flux sensible qui cristallise en une série d'images-constellations.

l'information trahie

Paul Virilio : « *Désormais, tout arrive sans qu'il soit nécessaire de partir.* » Commentant cette phrase, Daney évoque le monde tel que le montre Fellini dans *Intervista* : « *un monde sans distance, sans désir* ». Il conclut son texte sur une question sans réponse : « *comment réinventer la distance ?* » Vieille critique du direct, stade suprême de la mondialisation, qui supprime les distances et réduit l'expérience du monde à une série de commutations instantanées. Ce que montre le travail de Godard, puis de Grandrieux, c'est que le cinéma peut retrouver de la distance dans un monde sans distances. Quelle distance ? Pas la distance physique de Magellan, mais une autre, plus essentielle : une distance mentale, c'est-à-dire un temps pour ressentir et penser, distance ouverte dans l'image par le montage et la substitution d'une langue bégayante au commentaire univoque. Dans le grand film qu'est *Le Labyrinthe (Azimut)*, Schefer parle de cette distance ouverte par l'homme dans l'extrême proximité sensible de son corps au monde. Tout le contraire des distances sociales, préétablies, qui attribuent à chacun sa place – place du spectateur des mass media, par exemple. Plus de distance géographique à l'ère mass médiatique ? Contrairement à ce que certains ont trop vite pensé, ce n'est pas la « fin du monde ». C'est un danger et un espoir : danger d'un contrôle totalitaire par le direct, espoir d'un nouvel être-en-commun, d'une réinvention des distances et des relations par la pensée et l'émotion. À condition de laisser la fonction esthétique du cinéma titiller la fonction sociale de la télé.

Vingt ans après les expériences de Grandrieux, rideau, terminé. Le divorce du cinéma et de la télévision signe l'impossibilité de concilier fonc-

tion esthétique et fonction sociale, art et communication. L'art est acculé dans une posture de résistance, la communication a dégénéré en commutation, a basculé dans l'horreur de la surveillance immédiate. C'est cela *Media Crisis*, selon le titre du livre de Peter Watkins : un monde pétrifié par l'emprise d'une forme médiatique hégémonique, qui prive le sujet de tout espace, donc de tout temps pour penser face aux images. Watkins l'appelle « Monoforme », terme qui désigne aussi l'hégémonie du modèle narratif hollywoodien dans le cinéma mondial. Exercé au cœur de la télévision britannique, puis en exil, son travail vise à démontrer la possibilité d'autres formes de narration des événements, sans pour autant renoncer au spectaculaire. La précieuse singularité de son ambition, celle de *Punishment Park* (1970) ou du splendide *Edvard Munch* (1976), tient en cette association du spectacle et de la pensée, du « grand cinéma » et d'une forme dialectique qui autorise une critique radicale des modes contemporains de domination. Aujourd'hui, il semble que plus aucune télé ne soit capable de porter cette ambition. Terminal *Media Crisis* ?

Mais revenons en arrière. La télévision n'a pas inventé le contrôle, elle n'en est qu'une des armes, sans doute la plus « spectaculaire ». Le contrôle, c'est la nouvelle forme du pouvoir, le nouveau visage du totalitarisme démocratique tel qu'il s'est développé dans l'Occident de l'après-45. Si les mass media sont au cœur de ce régime, c'est pour une raison simple : contrôler les hommes, c'est contrôler leur perception du monde, c'est-à-dire contrôler les informations sur lesquelles ils règlent leurs actions et leur pensée. *La Cinquième Victime* (1956), de Fritz Lang, montre ce raffinement du dispositif de Mabase : la télévision comme caméra de surveillance qui, loin de faire voir le monde, observe, contrôle, dirige celui qui la regarde. L'horizon politique de cette donne médiatique, c'est le populisme tel que Capra en a pressenti la venue dans son terrifiant *Homme de la rue* (1941). Aujourd'hui, on ne voit que lui, l'homme de la rue, sur les plateaux des *reality shows* et de la télé-réalité. Quel homme, quelle rue, quelle réalité ? En 1969, avec *Les Gladiateurs*, Peter Watkins annonçait très tôt le populisme totalitaire de la télé-réalité : son « jeu de la guerre » télévisé ressemble à *Star Academy*, avec son château-camp et ses candidats éliminés-exterminés l'un après l'autre.

Parmi les dommages collatéraux de cette *Media Crisis*, il y a tous ces mots devenus obscènes, grossiers, imprononçables : vérité, réalité, communication, information. L'information, dont Daney faisait encore l'« éloge têtue » en 1990, ne fait plus entendre aujourd'hui que ses résonances autoritaires : informer quelqu'un, c'est, dans une relation à sens unique, le fixer à une place et le sommer de voir et d'entendre le message que l'on veut lui transmettre. La désinformation n'est plus le contraire de l'information, mais sa vérité profonde et dissimulée.

Le contraire de cette (dés)information, c'est la mise en œuvre d'une relation esthétique à l'image, qui ouvre l'espace d'une pédagogie, où le monde se donne à lire, à déchiffrer, à éprouver par des sujets libérés du contrôle. Des sujets capables de déformation, c'est-à-dire de redonner au monde, aux images, et en retour à l'émotion et à la pensée, leur plasticité. Puisque l'élan du cinéma vers la télé s'est vu couper par celle-ci, qui en aurait bien eu besoin, celui-là a fait le travail tout seul, contre et non avec les mass media.

résistances, ici et ailleurs

Ce fut d'abord l'expérience Newsreel, du nom du collectif d'activistes de gauche qui, dans l'Amérique du Vietnam et de la lutte des Noirs pour les droits civiques, a cru en la capacité de l'information à préparer le « changement » politique et social. « *Article 1 : Nous sommes engagés dans un processus de libération par rapport à de nombreuses idées reçues de la société américaine, ainsi que dans la lutte visant à changer ses systèmes d'organisation et de contrôle. Article 3 : Notre conception de l'information est définie par notre expérience de la société américaine, une expérience proche de celle des personnes travaillant pour le changement...* » Ces extraits de leur première déclaration, de septembre 1967, exposent clairement les enjeux : lutte pour l'information et contre le contrôle. Quand tant de films « militants » ne font qu'opposer une autre propagande univoque à celle des mass media, les films du Newsreel résistent par leur manière de laisser vibrer l'insignifiant, de prendre la parole politique dans le tissu de la vie ordinaire.

Autre continent, autre lutte : Guy Debord a lancé sa machine de guerre en plein cœur du danger, en composant ses films de la matière-même de l'imagerie dominante. Le grand détournement situationniste ne se contente pas de faire rendre gorge à la « Monoforme », à la publicité, à toutes les images du contrôle, en leur faisant parler la langue de la révolte. Dans *In girum imus nocte et consumimur igni* (1978), une subjectivité libre naît des décombres de l'imagerie mass médiatique. En un geste qui aurait fasciné Benjamin, Debord retrouve la puissance d'un lyrisme radical, capable de s'approprier les ruines de la catastrophe capitaliste, d'extraire le messianisme de la mélancolie.

Contre la menace d'un contrôle social généralisé par les mass media, Deleuze voyait une issue possible pour le cinéma dans ce qu'il appelait le maniérisme : un cinéma qui, au lieu de cultiver une pureté ou une spécificité devenues si marginales, se sauverait de la télé en investissant son propre terrain. « *Aller au cœur de la confrontation, ce serait presque se demander si le contrôle ne peut pas être retourné, mis au service de la fonction supplémentaire qui s'oppose au pouvoir : inventer un art du contrôle, qui serait comme la nouvelle résistance.* » Debord a ouvert une voie. D'autres sont possibles : *New Rose Hotel* (1998), de Ferrara, sommet du maniérisme, détourne à sa manière l'enfer télévisuel du direct et de la surveillance pour accorder la géographie du film noir à celle du monde contemporain, et tendre au contrôle un miroir où se reflète sa face la plus sombre. Dernier exemple, qui clôturera ce texte et le festival, le miraculeusement subversif *Substitute* (2006), de Fred Poulet et Vikash Dhorasoo – ou comment le plus rudimentaire des outils (le super-8), infiltré au cœur du blockhaus médiatique (la coupe du monde de foot), parvient à écarter les mailles de la trame, à y injecter le temps, l'espace et l'émotion du cinéma. Et à sauver un homme.

/ Cyril Neyrat

index des films

1974, **une partie de campagne** de Raymond Depardon (37)
360° de bonheur de Sabine Massenet (40)
Amants de Sarajevo (Les) de Marcel Hanoun (14)
Axe du mal (L') de Pascal Lièvre (40)
Bataille de Culloden (La) de Peter Watkins (15)
Bingo Show de Christelle Lheureux (31)
Blanche Neige, Lucie de Pierre Huyghe (39)
Blow Up de Michelangelo Antonioni (12)
Bombe (La) de Peter Watkins (10)
Breaking News de Johnnie To (43)
Caméraman (Le) d'Edward Sedgwick (12)
Camp de Khan Younis de Dominique Dubosc (16)
Changer d'image/Lettre à la bien-aimée de J.L. Godard (46)
Chère N. de Chantal Partamian (16)
Chronique 1 et 2 de Riv' Nord (20, 24, 40)
Cinquième Victime (La) de Fritz Lang (42)
Commune (Paris, 1871) (La) de Peter Watkins (31)
Control Room de Jehane Noujaim (12)
Critique de la séparation de Guy Debord (45)
Dame du vendredi (La) de Howard Hawks (42)
Drawing the War de Léna Merhej (16)
E comme Excel de Nelson Henricks (39)
Edvard Munch, la danse de la vie de Peter Watkins (46)
El Pueblo Se Levanta du Newsreel (32)
Explorers de Joe Dante (9)
Fiancés du checkpoint (Les) de Dominique Dubosc (16)
Finally Got the News du Newsreel (20)
Force de frappe de Peter Watkins (17)
Germain fait sa télé : Reality Show de Germain Huby (40)
Gladiateurs (Les) de Peter Watkins (9)
Grand-mère et l'olivier (La) de Dominique Dubosc (16)
Greetings de Brian De Palma (13)
Homme à la caméra (L') de Dziga Vertov (21)
Homme de la rue (L') de Frank Capra (33)
Hostage : The Bachar Tapes (English Version) du collectif The Atlas Group (39)
Hurlements en faveur de Sade de Guy Debord (45)
Il y a quelqu'un de Samir Abdallah (16)
In girum imus nocte et consumimur igni de G. Debord (34)
Intervista de Federico Fellini (36)
July Trip de Waël Noureddine (16)
Juppé forcément de Pierre Carles (13)
Kika de Pedro Almodóvar (15)
Labyrinthe (Le) de Philippe Grandrieux (43)

Lake Placid de Nam June Paik (39)
Latino Poets Speakout du Third World Newsreel (32)
Le monde est tout ce qui arrive de Philippe Grandrieux (43)
Le monde est une image de Philipe Grandrieux (44)
Lendemain du cessez-le-feu de Rania Stephan (16)
Libre Penseur (Le) de Peter Watkins (36)
Man on the Moon de Milos Forman (22)
Masques de Claude Chabrol (17)
Media Burn du collectif Ant Farm (38)
Military Option du Third World Newsreel (41)
Mother Tongue de Patrice Mallard (20)
Mur et ponts de Abraham Ségal (16)
My Country Occupied du Newsreel (32)
New Rose Hotel de Abel Ferrara (45)
Off the Pig – Black Panthers du Newsreel (20)
Paparazzi (Les) de Jacques Rozier (14)
People's War du Newsreel (41)
Poem #1 de eddie d (39)
Pont banlieue sud de Rania Stephan (16)
Punishment Park de Peter Watkins (44)
Recycling The Newsreel with Paul McIsaac de Ivora Cusack et James Schneider (20)
Réfutation de tous les jugements, tant élogieux qu'hostiles, qui ont été jusqu'ici portés sur le film "La Société du spectacle" de Guy Debord (45)
Reporters de Raymond Depardon (14)
Resist – With Noam Chomsky du Newsreel (41)
Six fois deux de J.L. Godard et A.M. Miéville (22, 35, 42)
Société du spectacle (La) de Guy Debord (45)
Substitute de Fred Poulet et Vikash Dhorasoo (46)
Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps de Guy Debord (45)
Technology/Transformation: Wonder Woman de Dara Birnbaum (38)
The Forgotten Faces de Peter Watkins (10)
This is not an Advertisement de Antonio Muntadas (39)
Tombeau d'Alexandre (Le) de Chris Marker (16)
Une génération de Philippe Grandrieux (43)
Une histoire de farine de Dominique Dubosc (16)
Valse des pantins (La) de Martin Scorsese (31)
Veillées d'armes de Marcel Ophuls (40)
Vidéodrome de David Cronenberg (11)
Viol en première page de Marco Bellocchio (33)
Young Puppeteers of Vietnam du Vietnamese People's Army Films (41)

mardi

6

FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 19:00

soirée d'ouverture (sur invitation)

Lecture par Alain Ollivier,
directeur du Théâtre Gérard Philipe,
d'extraits de *La Société du spectacle*
de Guy Debord

LES GLADIATEURS THE GLADIATORS DE PETER WATKINS

Suède/1969/couleur/vidéo/1 h 32/vostf
avec Pik-Sen Lim, Athur Pentalow, Jean-Pierre Delamour,
Richard Friday, Keith Bradfield

« Dans un avenir très proche, tous les gouvernements du monde sont tombés d'accord pour remplacer les guerres par des "Jeux de la Paix" qui sont en réalité des combats entre de très petits groupes de soldats délégués par les divers pays. Ces Jeux, patronnés par la publicité commerciale, sont retransmis par la télévision dans le monde entier. Ils ont lieu en Suède, terrain neutre traditionnel, et sont conduits, dirigés et arbitrés par une immense machine électronique qui choisit les péripéties et compte les points ; des représentants militaires de toutes nations y assistent. » Étienne Fuzellier, *L'Éducation*, 27 novembre 1969

En imaginant la guerre du proche Avenir, fruit de la vie moderne dans laquelle tous les hommes – quels qu'ils soient – ne peuvent être autre chose que le jouet d'un SYSTÈME réglé par LA MACHINE, Peter Watkins nous déclare : « La politique populaire ouvre dangereusement la voie à la démagogie ; en effet rien de plus faux que cette idée trop entière : la gauche a raison, la droite a tort ou l'inverse. Je déclare que tout le monde a tort, que tout le monde est coupable et que la démagogie nationaliste est la cause de la plupart des problèmes mondiaux actuels. The Gladiators est un avertissement : beaucoup de mouvements révolutionnaires seront absorbés par le SYSTÈME qu'ils essaient de combattre parce qu'ils luttent contre lui avec les mêmes armes

que lui ; parce que l'inertie, la fatigue et la tentation du confort et de la sécurité sont le lot commun, et qu'ils ont déjà fait échouer bon nombre de révolutions en puissance. Il est désespérément important que le SYSTÈME soit renversé. Mais la vraie révolution, qui est dans le cœur des hommes, n'est pas encore née. »

mercredi

7

FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 14:00

EXPLORERS

DE JOE DANTE

États-Unis/1985/couleur/1 h 49/vf

Ethan Hawke, River Phoenix, Jasson Presson

Trois garçons reçoivent en rêve des instructions pour construire un vaisseau spatial et le conduire jusqu'à une destination inconnue, hors de l'atmosphère terrestre.

« Contrairement aux créatures de Gremlins qui parasitaient la télévision et brisaient les antennes, ou aux fantômes de Poltergeist qui venaient hanter la télévision, les monstres d'Explorers captent l'image télé, la détournent et la digèrent. L'idée développée par Dante est absolument formidable. Wak n'est pas un extra-terrestre au sens classique du terme mais un "extra-téleste", dans la mesure où il ne se définit par rapport à la Terre qu'à travers ce qu'il en connaît : la télévision. Wak ne mesure l'existence et la réalité de la Terre qu'à travers ce qu'il en perçoit, les signes et les signaux qu'elle émet en permanence : des images télévisées diffusées par satellite. (...) Wak est le portrait à peine prospectif du consommateur télé de demain. Un téléphage, un "Alien" qui serait le produit engendré par la télévision à l'heure des satellites, gavé de pop-corn, hot-dog et d'images. (...) En 1985, la télé par satellite vue par Joe Dante accouche déjà des monstres qu'elle mérite. Beau programme. » Charles Tesson, *Cahiers du cinéma* n° 378, décembre 1985

Peter Watkins

Peter Watkins est un militant. Quelqu'un qui cherche à faire évoluer le monde qui l'entoure, questionner ses dogmes, ébranler ses habitudes et, plus que tout, le pousser à discuter, à réfléchir, à agir. Son cinéma est engagé pour la paix et la liberté, contre l'Histoire des vainqueurs et la pensée dominante qui endort les consciences et les préserve de la réalité du monde et de sa complexité.

Peter Watkins, qui naît en 1935 en Angleterre, se tourne vers le cinéma après des études de théâtre en réalisant ses premiers courts métrages au début des années soixante (*Le Journal d'un soldat inconnu*, *The Forgotten Faces*). Sa conscience cinématographique s'affirme sous la double influence du free-cinema, courant Anglais du milieu des années 50, et du cinéma direct du début des années 60. De ces deux mouvements, Peter Watkins partage leur refus des conventions techniques et sociales d'un cinéma commercial (refus qui se manifeste notamment par l'emploi d'un matériel léger en prise directe avec le réel), de leur recherche d'indépendance vis-à-vis de l'industrie (de moyens

de productions alternatifs) et de leur volonté d'établir avec le public un rapport différent.

Ces préoccupations jalonnent l'œuvre de Peter Watkins qui les interroge à travers un genre cinématographique dont il est l'inventeur, généralement appelé « docu-fiction » qui consiste à appliquer des techniques documentaires à des films de fictions.

Cette révolution formelle s'articule chez Peter Watkins à différents niveaux. L'auteur évite les circuits de productions classiques qui imposent leur formatage temporel et idéologique. Ainsi *La Commune* dure 5 h 45 dans sa version longue et *The Journey* – film financé entièrement par le public – plus de 14 heures.

Les films emploient par ailleurs des formes traditionnellement associées au direct et au reportage mais refusent l'illusion de réalité à travers une recherche constante de mise à distance (rupture de la continuité sonore et visuelle, flous et zooms rappelant la présence du dispositif, adresses à la caméra...).

Bouleverser les formes bouleverse notre rapport au contenu. En ramenant le style documentaire à la dimension d'un langage codifiable, niant ainsi sa capacité à être intrinsèquement porteur d'une forme d'authenticité et de vérité, Peter Watkins démystifie les fondements du langage des médias audiovisuels et remet en cause le rapport hiérarchique que cette prétendue vérité justifiait, vers un spectateur réduit à l'état de récepteur passif de l'information.

Les films de Peter Watkins dérangent dans leurs sujets autant que dans leur forme, et c'est précisément cette atteinte idéologique, politique et formelle qui les a rendus si scandaleux aux yeux des médias et du pouvoir en place. L'œuvre du cinéaste est dense, paradoxale quand il emploie les méthodes qu'il dénonce, mais profondément honnête et exigeante avec son public, ce qui est, sans doute, la plus grande preuve de respect qu'on puisse lui manifester.

/ Alexandre Labarussiat

mercredi 7 FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 14:30

THE FORGOTTEN FACES

DE PETER WATKINS

Grande-Bretagne/1960/noir et blanc/vidéo/17'/vostf

avec Frank Hickey, Michael Roy, John Newing, Stan Mercer

« Watkins évoque le soulèvement de Budapest, en 1956, à travers la vie et la mort de quelques citoyens ordinaires en révolte contre l'armée soviétique. Et déjà il rompt avec certaines règles. Chez Watkins, ainsi, les acteurs regardent la caméra, racontent parfois en direct ce qu'ils sont en train de jouer, et les recadrages en gros plans – ces effets de réel –, sur les visages ou les actions, sont constants. » Antoine de Baecque, *Libération*, 27 juillet 2005

LA BOMBE THE WAR GAME

DE PETER WATKINS

Grande-Bretagne/1965/noir et blanc/50'/vostf/int. – 12 ans

avec Michael Aspel, Peter Graham et les populations du comté de Kent et de Douvres

« Pour l'aider à résister à l'agression américaine, la Chine envahit le Vietnam du Nord; pour ne pas perdre la face, l'URSS fait une "démonstration" à Berlin, laquelle dégénère en émeute. Nervosité générale. L'un des docteurs Folamour qui gouvernent ce monde fou fou fou fou appuie sur un bouton. Et l'Angleterre recevrait, recevra, va recevoir, reçoit une première vague de missiles. Voici, sur l'écran, sous vos yeux, ce qui se passerait, se passera, va se passer, se passe.

(...) En fait, tout est présent, de ce présent indiscutable de l'évidence cinématographique. Impression de présent d'autant plus insoutenable que l'hypothèse de ce bombardement atomique, comme celle d'une Angleterre envahie par les armées d'Hitler, s'appuie sur du passé vécu, historique. Voici ce qui se passerait, se passera, se passe, parce que cela s'est déjà passé comme ça. À Dresde, à Hambourg, à Tokyo, à Hiroshima. » Jean-Louis Bory, *Le Nouvel Observateur* n° 125, 5 avril 1967

mercredi 7 FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 16:00

VIDÉODROME VIDEODROME DE DAVID CRONENBERG

Canada/1982/couleur/1h25/vostf/int. – 12 ans
avec James Woods, Sonja Smits, Deborah Harry

Max, le directeur cynique d'une petite chaîne de télévision câblée spécialisée dans le sexe et la violence, en quête perpétuelle de sensations fortes à offrir à ses abonnés découvre le programme pirate *Vidéodrome*, qui montre des images de jeunes femmes ligotées et fouettées. Apparemment, ces scènes de tortures sont non simulées et provoquent chez Max de dangereuses hallucinations.

« Ici, avec sa sobriété coutumière, Cronenberg explore les deux axes de la vidéo : pouvoir regarder chez soi tortures, sévices sexuels et meurtres (l'émission *Vidéodrome*), et bien entendu pouvoir filmer soi-même ses fantasmes (l'inquiétant "casque à hallucinations"). Le film tout entier se construit sur ces deux axes, en exploitant avec une maestria inouïe toutes les implications fantasmagiques et surtout cinématographiques qu'ils entraînent. On peut donc affirmer sans se tromper que *Vidéodrome* fut, au début des années 80, le film séminal des "nouvelles images" et de toutes leurs utilisations (fidèle à ses obsessions, Cronenberg évoque l'utilisation que des multinationales ou des puissances étatiques pourraient faire, en terme de contrôle – au sens burroughsien –, des images extrêmes). » Serge Grünberg, *Cahiers du cinéma* hors-série, 100 films pour une vidéothèque, décembre 1993

mercredi 7 FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 16:30

LE CAMÉRAMAN THE CAMERAMAN D'EDWARD SEDGWICK

États-Unis/1928/noir et blanc/1 h 06/muet sonorisé
avec Buster Keaton, Marceline Day, Harold Goowin

Un photographe ambulant de Broadway, pour l'amour d'une femme qui travaille au service Actualités de la MGM, se fait engager comme caméraman.

« La séquence la plus prodigieuse de The Cameraman montre Keaton filmant dans le quartier chinois une procession dégénérant en émeute, émeute fomentée par deux clans rivaux fermement décidés à s'exterminer. La prise de vues appelant la mise en scène, allant dialectiquement de la réalité à l'art, du pur documentaire à la fiction, et vice-versa, l'opérateur, intervenant de façon créatrice, devient metteur en scène. Il invente la travelling-grue et la direction d'acteurs.

Improvisateur-né, peeping Tom avant la lettre, le héros de The Cameraman, homme à la caméra inventant la mise en scène, c'est à la fois Dziga Vertov et David Wark Griffith, plus précisément encore Vertov devenant Griffith. » Claude Gauteur, Cahiers du cinéma n° 130, avril 1962

mercredi 7 FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 18:00

BLOW UP DE MICHELANGELO ANTONIONI

Grande-Bretagne/1967/couleur/1 h 51/vostf
avec David Hemmings, Vanessa Redgrave, Sarah Miles, Peter Bowles, Jane Birkin

À Londres, Thomas, photographe de mode, prépare un album réaliste sur la capitale. C'est ainsi que dans un parc, il prend un cliché d'un couple amoureux. Or, la femme le poursuit jusqu'à son atelier pour qu'il lui rende la pellicule. Thomas lui donne un autre rouleau, développe et agrandit les photos prises dans le parc. Il croit voir dans un buisson une forme confuse.

« Blow Up est un film prophétique sur les "nouvelles images". Tout tourne autour de la virtualité des images, de leur manipulation, de leur éclatement et, serait-on tenté de dire, de leur souffle. Il y est également question de camouflage. On pense aux tableaux-camouflage du peintre Jacquet. Mais, derrière cette divagation esthétique, il y a aussi une éthique: celle que l'on trouve dans le célèbre tableau de Brueghel l'Ancien, La Chute d'Icare. Car ce qui a passionné le photographe, c'est l'agrandissement de son champ de vision, la découverte du détail invisible, du motif caché. » Serge Grünberg, Cahiers du cinéma hors série, 100 films pour une vidéothèque, décembre 1993

mercredi 7 FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 18:30

CONTROL ROOM DE JEHANE NOUJAIM

États-Unis/2004/couleur/vidéo/1 h 26/vostf/inédit

Dans ce film, la réalisatrice offre un aperçu rare de la perception internationale de la guerre en Irak du point de vue d'Al Jazeera, la chaîne d'actualités du monde arabe, à travers son fonctionnement. Critiquée et menacée par le Pentagone et la Maison Blanche pour sa position « pro-Irakienne », la chaîne présente ce que CNN et d'autres chaînes occidentales n'osaient pas aborder, ni avant ni pendant la guerre.

mercredi 7 FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 20:30

séance suivie d'une rencontre avec Olivier Azam (cinéaste, membre cofondateur de Zalea TV), Pierre Carles (cinéaste), Benoît Delépine (cinéaste, acteur, auteur et reporter pour 7jours à Groland), Gustave Kervem (cinéaste, acteur, auteur et reporter pour 7jours à Groland)

Contre-information : Zalea TV et Groland

Zalea TV (téléviZone d'Action pour la Liberté d'Expression Audiovisuelle) se définit comme une ONG (organisation non-gouvernementale) d'intervention audiovisuelle d'urgence: pour l'instauration de la liberté d'expression, du pluralisme et du droit à une information télévisuelle libre, pour le libre accès citoyen à la télévision de tous les exclus du droit à l'image: jeunes, catégories sociales défavorisées, étrangers, intellectuels et créateurs hors normes, associations petites et grandes, minorités culturelles, communautés, réalisateurs et producteurs amateurs et professionnels dont les programmes sont actuellement interdits d'antenne ou ignorés, pour la défense, la promotion et le développement des télévisions locales associatives ouvertes et du Tiers Secteur Audiovisuel (secteur non marchand) dans son ensemble.

Dans 7 jours à Groland, Jules-Édouard Moustic et sa bande couvrent chaque semaine l'actualité de la Présipauté, entre reportages-chocs, interviews décapantes et sketches hilarants. D'un point chaud à l'autre, les envoyés spéciaux quadrillent Groland, armés d'une intuition infailible et d'un sens du terrain à toute épreuve.

PROGRAMME SURPRISE

films courts inédits réalisés par Zalea TV et morceaux choisis de 7jours à Groland, journal hebdomadaire de Canal+.

JUPPÉ FORCÉMENT

DE PIERRE CARLES

France/1995-2007/couleur/vidéo/40'/inédit

Comment s'exerce la démocratie quand un ministre en fonction, secrétaire général d'un parti politique de première importance, brigue la mairie d'une grande ville de province? Comment les médias locaux traitent-ils l'illustre parachuté? Que devient le beau principe de l'égalité de traitement entre les candidats? Le film décortique une campagne électorale à travers le regard des journalistes et montre à quel point la politique, comme le reste, fonctionne à deux vitesses, « selon que l'on soit puissant ou misérable ».

mercredi 7 FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 20:45

séance suivie d'une rencontre avec Jean-Baptiste Thoret (critique, auteur de 26 secondes, l'Amérique éclaboussée, Éditions Rouge profond, 2003)

GREETINGS

DE BRIAN DE PALMA

États-Unis/1968/couleur/1 h 28/vostf
avec Robert De Niro, Jonathan Warden, Gerrit Graham

Greetings raconte l'histoire de trois amis new-yorkais qui feront tout pour ne pas partir au Vietnam.

« La séquence de Greetings où l'un des personnages du film utilise le corps nu d'une fille pour expliquer le trajet des balles qui ont tué le président Kennedy est l'une des plus fortes du cinéma de Brian De Palma. C'est une tentative folle, et condamnée à l'échec, de décortiquer un faisceau d'images, pour accumuler des preuves sans jamais pouvoir toucher à la vérité. Greetings inaugure le scepticisme grandissant de De Palma vis-à-vis de son pays et la fin de sa croyance dans une supposée innocence des images. Trente-six ans plus tard, le film n'a pas vieilli. Dans sa dénonciation du discours politique et du fonctionnement pervers de la télévision, il se pourrait même qu'il arrive à l'heure. » Samuel Blumenfeld, Le Monde, 26 novembre 2003

atelier jeune public avec Chloé Delaume (écrivain, auteur de *J'habite dans la télévision*, éditions Verticales, 2006)

Temps de cerveau disponible

« Cet atelier d'écriture propose à ses participants de s'interroger sur leur rapport à la télévision, et plus précisément sur la mise en disponibilité de leur cerveau. Via la rédaction d'un court texte, chacun rapportera une expérience personnelle, durant laquelle, face à un programme télévisé, son comportement, ses envies, ses pulsions, voire ses pensées se sont trouvés modifiés. Il s'agira donc de travailler sur la notion de ressenti et sur le point de rupture de l'esprit critique. Les textes collectés constitueront un recueil téléchargeable sur le site du Festival. » Chloé Delaume

jeudi 8 FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 18:00

LES PAPARAZZI

DE JACQUES ROZIER

France/1963/noir et blanc/22'

« Avec Les Paparazzi, il s'agit encore du Mépris, de Godard et de Bardot, mais ici non point directement pris pour sujets, mais objets de décor, toiles de fond et points de mire. Les vedettes, ce sont justement les reporters qui les prennent directement pour sujet. Rozier, sur la terrasse de Malaparte, tourne sa caméra vers la montagne quand Godard filme la mer, sur les coulisses de chaque scène, et fait des plans lointains sur des gens qui font de loin des gros plans tandis que Godard en fait de près. Le résultat, c'est que à travers l'objectif des paparazzi et de Rozier qui les suit, se dessine Le Mépris pris cette fois sur le vif » Jean-Louis Comolli, *Cahiers du cinéma* n° 160, novembre 1964

REPORTERS

DE RAYMOND DEPARDON

France/1980/couleur/1 h 30

« C'est un document sur l'agence Gamma, la politique de l'information de ses directeurs et le travail de terrain des photographes. Le film traitant l'actualité parisienne en octobre, Jacques Chirac, maire de Paris, en est un des principaux acteurs. Enfin, avec le photographe Francis Apesteguy, c'est un peu un autoportrait de lui-même que nous donne Depardon.

(...) Avec Reporters, Depardon a certainement fait son film le plus stimulant et le plus drôle, puisque filant au plus près le découpage de la réalité sociale par les médias avant qu'ils ne l'aient ressaisie et refondu dans leur discours, le champ reste libre pour l'événement. » Yann Lardeau, *Cahiers du cinéma* n° 326, juillet-août 1981

jeudi 8 FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 18:30

LES AMANTS DE SARAJEVO

LOIN PRÈS DE LA MORT,

LOIN PRÈS DE L'AMOUR

DE MARCEL HANOUN

France/1993/couleur/vidéo/23'

avec Estelle Rosenfeld, Jeff Heinhorn

« À l'écoute des nouvelles, un matin de mai 1993, je reçois le choc de la mort de deux jeunes amants bosniaques tués sur un pont dans une tentative de sortir de Sarajevo, et dont les corps pourrissent de longs jours et de longues nuits. (...) De ce qui est un fait divers bien réel, je fais une métaphore: les deux amants parlent face à la caméra, face au spectateur.

jeudi 8 FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 20:30

KIKA

DE PEDRO ALMODÓVAR

Espagne-France/1993/couleur/1 h 52/vostf/int. – 12 ans avec Verónica Forqué, Victoria Abril, Peter Coyotte, Rossy de Palma, Alex Casanovas

Kika, une maquilleuse joyeuse et spontanée, vit – sous le regard plein de jalousie et de convoitise de Juana, sa femme de ménage lesbienne – avec un photographe spécialisé dans la lingerie féminine, Ramon, qu'elle trompe avec le beau-père de celui-ci, Nicholas, un écrivain américain installé en Espagne. Entre alors en scène l'ex-compagne de Ramon, une psychologue passée à la télévision, où, sous le nom d'Andrea Caracortada, elle anime le *Today's Worst*, un *reality show* sanglant qui passe en revue toutes les mauvaises nouvelles du jour.

« Kika est un film inquiet, torturé par une dérive des images qu'il est inutile de dénoncer sans en montrer les conséquences, sans accepter d'en mesurer l'emprise. Le résultat de cette expérience très expérimentale, c'est un film en morceaux, faits de fragments narratifs, la première fiction sur l'impossibilité pour le cinéma d'aujourd'hui (ou de demain) de raconter une histoire comme avant, avant la vente aux enchères des histoires par la télévision. » Frédéric Strauss, *Cahiers du cinéma* n° 475, janvier 1994

(...) Que ne m'a-t-on reproché de donner à voir autre chose que du "reportage" et du "réel" sur Sarajevo ? Ce à quoi il m'est arrivé de répondre : "fallait-il que je sois avec ma caméra sur le pont de Sarajevo lorsqu'Admira et Bosko se sont fait tuer ?" Il n'est pas d'usage ni de convenance qu'une caméra se retourne et regarde "insoutenablement" celui qui, inoccupé à voir des images, serait ainsi surpris dans l'exercice d'un regard qui serait absent ou ne serait qu'émotionnel. Pourquoi la caméra, outil didactique, éthique et politique s'il en est, n'aurait-elle pas à sortir de l'événement pour le contourner, le surprendre et nous surprendre, le découvrir, le comprendre, en tirer une leçon de sagesse ? » Marcel Hanoun, *Le Monde diplomatique* n° 482, mai 1994

LA BATAILLE DE CULLODEN

CULLODEN

DE PETER WATKINS

Grande-Bretagne/1964/noir et blanc/1 h 12/vostf/int. – 12 ans avec les habitants de la région d'Inverness, des Lowlands et de Londres

« Le film raconte la bataille de Culloden, en 1746, quand les régiments anglais écrasent les partisans écossais de Charles Stuart dans les landes marécageuses des bords.

Watkins adopte pour filmer la bataille, sauvagement reconstituée, le style des actualités filmées. Sur le vif Caméra à l'épaule, il regarde l'horreur en face, recueille les témoignages des combattants, décortique le phénomène répressif, et propose un portrait-charge du mytique Charles Stuart. C'est un pamphlet politique en même temps qu'un rigoureux reportage sur le vif, comme si Watkins s'était trouvé être caméraman-journaliste au cœur de l'action, l'envoyé spécial du cinéma dans cette bataille du XVIII^e siècle. Un style que les Anglais nomment dès lors le *Newsreel*. »

Antoine de Baecque, *Libération*, 27 juillet 2005

jeudi 8 FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 20:45

séance en présence de Dominique Dubosc (cinéaste), Samir Abdallah (cinéaste), Waël Noureddine (cinéaste) et Marie-José Mondzain (philosophe, directeur de recherche au CNRS)

« L'appel des cinéastes pour le Liban et la Palestine »

Pendant l'été 2006, un collectif d'artistes, cinéastes, comédiens, techniciens se constitue en protestation « contre les bombardements israéliens au Liban et en dénonciation du silence et de la complicité de la communauté internationale, des dirigeants arabes et occidentaux. Chaque cinéaste – où qu'il se trouve – est invité à monter un film court de une à deux minutes et de réaliser ainsi une chaîne d'images qui seront proposées par chacun à la programmation de tous les festivals, cinémas et lieux imaginables. »

CAMP DE KHAN YOUNIS

DE DOMINIQUE DUBOSC

Liban/2006/couleur/1' 19

DRAWING THE WAR

DE LÉNA MERHEJ

Liban/2006/noir et blanc/3' 23

CHÈRE N.

DE CHANTAL PARTAMIAN

Liban/2006/couleur/7' 41

LA GRAND-MÈRE ET L'OLIVIER

DE DOMINIQUE DUBOSC

Liban/2006/couleur/2' 14

IL Y A QUELQU'UN

DE SAMIR ABDALLAH

Liban/2006/couleur/4'

LENDEMAIN DU CESSEZ-LE-FEU

DE RANIA STEPHAN

Liban/2006/couleur/8' 20

UNE HISTOIRE DE FARINE

DE DOMINIQUE DUBOSC

Liban/2006/couleur/3' 18

MUR ET PONTS

DE ABRAHAM SÉGAL

Liban/2006/couleur/1' 31

PONT BANLIEUE SUD

DE RANIA STEPHAN

Liban/2006/couleur/4' 03

LES FIANCÉS DU CHECKPOINT

DE DOMINIQUE DUBOSC

Liban/2006/couleur/2' 04

JULY TRIP

DE WAËL NOUREDDINE

France/2006/couleur/vidéo/35'/inédit

« Lorsque la dernière guerre a débuté, j'étais loin à mon domicile à Paris. Je n'avais qu'une seule idée: rentrer à Beyrouth le plus rapidement possible et commencer à filmer, il s'agissait de moments historiques. Ce film était devenu pour moi le film indispensable: filmer pour que l'histoire cesse de se répéter en boucle et constituer une banque d'images pour les générations futures. » Waël Noureddine

vendredi

9 FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 13:45

LE TOMBEAU D'ALEXANDRE

DE CHRIS MARKER

France/1992/couleur et noir et blanc/vidéo/2h

« Le montage critique de Marker, le discours que chacun de ses films poursuit sur les régimes de vérité des images, sont au diapason absolu d'une époque entièrement acquise au scepticisme, au doute de principe sur la nature de l'information et l'élaboration des preuves. Le Tombeau d'Alexandre, traversée du siècle soviétique à la suite de la figure du cinéaste Alexandre Medvedkine (inventeur du ciné-train), est de ce point

de vue le film le plus révélateur de ce que peut aujourd'hui le cinéma pour l'histoire. La défaire plutôt que la faire, démonter chaque roue du récit pour montrer qu'on peut placer cette roue ailleurs, autrement, selon une autre causalité, ni plus ni moins juste du point de vue des images, participant simplement d'une stratégie de lecture différente. » Stéphane Bouquet, *Cahiers du cinéma* n° 522, mars 1998

vendredi 9 FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 14:15

MASQUES

DE CLAUDE CHABROL

France/1987/couleur/1 h 40

avec Philippe Noiret, Robin Renucci, Anne Brochet, Bernadette Lafont, Monique Chaumette

Le richissime et omnipotent Christian Legagneur, producteur-présentateur d'une émission TV pour le quatrième âge accepte de raconter sa vie à un jeune écrivain, Roland Wolf, et le conduit dans son petit empire personnel, où il règne sur une filleule diaphane et malade et sur quelques comparses.

« Dès les premiers plans, avec ce décor télé trop rose et trop faux pour être vrai, on devine que ce présentateur dégoulinant de bons sentiments et de sympathie condescendante pour ses vieillards en quête d'un voyage aux Seychelles ou d'un dernier bonheur conjugal, n'est pas ce qu'il paraît et ne paraît pas ce qu'il est. L'enjeu dramatique ne résidera donc pas dans la révélation de sa face cachée, de la noirceur et des turpitudes de l'homme privé, mais dans la manière dont cette vérité pourra advenir au grand jour, envahissant à la fois le studio de télé, l'écran, l'espace du film et le corps du personnage. » Joël Magny, *Cahiers du cinéma* n° 392, février 1987

vendredi 9 FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 16:00

atelier avec Raoul Sangla (journaliste et cinéaste)

Décryptage de l'information

Séance d'analyse des journaux télévisés de différentes chaînes d'information. Comment se fabrique un journal télévisé aujourd'hui ?

vendredi 9 FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 18:00

FORCE DE FRAPPE

EVENING LAND

DE PETER WATKINS

Danemark/1976/couleur/vidéo/1 h 50/vostf
avec Jon Bang Carlsen, Claus Bolling, Jorgen Esping

« À Copenhague, les ouvriers des chantiers navals se mettent en grève, ayant appris que le gouvernement de leur pays vient de décider la construction de quatre sous-marins nucléaires commandés par la France. Le mouvement s'amplifie d'autant plus vite que la conférence des ministres de la Défense de la Communauté économique européenne, qui se tient au même moment, prend l'allure d'une provocation. Parallèlement, un groupement terroriste, peu confiant dans l'efficacité de l'action syndicale, organise l'enlèvement du ministre danois des Affaires étrangères. Méthodiquement, Watkins examine les divers plans sur lesquels le conflit se joue. Les débats de la centrale syndicale, les interventions des ministres européens, l'action terroriste, la répression policière font l'objet d'un travail très serré de la caméra qui nous donne une idée de ce que pourrait être, idéalement, le reportage télévisuel. Variant les points de vue, "couvrant" l'événement avec un souci d'information totale étranger aux télévisions européennes, Watkins n'a aucun mal à rendre plausibles les différentes phases de son récit, d'autant plus que la réalité, depuis deux ans, a rejoint sa fiction en de nombreux points. » Michel Perez, *Le Matin*, 12 mars 1978

Actualités démocratiques en salles

Pourquoi ne pas redonner naissance aux actualités cinématographiques en salles, mais cette fois en permettant à tout un chacun de proposer, par la vidéo, sa lecture du fait du jour ou de la semaine ?

Le cinéma Le Méliès et la Maison populaire de Montreuil s'associent pour donner naissance à ce premier atelier de création d'actualités démocratiques, dans un souci esthétique et politique d'offrir un réel contrechamp à l'actualité télévisuelle et d'avoir une nouvelle approche que l'on peut espérer à la fois plus sensible, plus précise peut-être et parfois plus juste et analytique de la vie de la Cité.

/ Stéphane Goudet,
directeur du cinéma Le Méliès

Dans le cadre des actualités démocratiques en salles Riv'Nord, média local participatif dionysien et Rapsode Production présentent : *Chroniques du temps présent en Seine-Saint-Denis : Un (bon) logement pour tous.*

« Nous proposons, à travers cette série d'actualités démocratiques, un regard différent de celui dominant, qui n'est pas celui du pouvoir. Ce regard, aujourd'hui, c'est le nôtre, demain, ce sera le vôtre. Nous mettons à disposition de la population initiation et ressources en matériel pour fabriquer ses propres représentations, de soi-même et du monde. Ces Chroniques du temps présent sont la première réalisation d'une série de courts métrages d'actualité. C'est un temps d'action du Centre Média Local, un laboratoire de cultures populaires et d'échange de savoirs auquel Riv'Nord et Rapsode s'attendent depuis leur rencontre. »

/ Riv'Nord

Newsreel première déclaration décembre 1967

Nous estimons que la couverture existante de l'actualité par la télévision ne répond pas à nos besoins. Le point de vue des services d'information de l'*establishment* non seulement limite leur capacité à traiter efficacement ce qu'*ils* définissent comme des « informations », mais interdit également une redéfinition constante de ce qui est important et pertinent : de ce qui constitue l'« information ».

Nous sommes 1° engagés dans un processus de libération par rapport à de nombreuses idées reçues de la société américaine, ainsi que dans une lutte visant à changer ses systèmes d'organisation et de contrôle ; 2° notre solidarité va à ceux qui rendent tangibles cette libération et ce changement en Amérique et dans d'autres pays, et nous avons l'intention de faire des films concernant ces personnes et leur travail ; 3° notre conception de l'information est définie par notre expérience de la société américaine, une expérience proche de celle des personnes travaillant pour le changement.

NOUS SOMMES DES CINÉASTES QUI ESSAYONS – PAR LA FORMATION D'UNE ORGANISATION CAPABLE DE FAIRE ET DE DISTRIBUER RAPIDEMENT PLUSIEURS TYPES DE FILMS – D'ENTRER EN CONTACT, NOUS ET NOTRE TRAVAIL, AVEC D'AUTRES PERSONNES, ICI ET À L'ÉTRANGER, ENGAGÉES DANS LA LUTTE POUR LE CHANGEMENT.

The Newsreel(s)

Depuis 40 ans, le collectif de cinéastes et de « media-makers » The Newsreel développe sous différentes formes une production cinématographique engagée essentielle. Que ce soit les films écologistes, féministes, anti-guerre(s), le groupe continue à chroniquer et examiner les réalités au sein de la vie quotidienne et des mouvements sociaux. De New York à la Floride et à Los Angeles, les nombreuses cellules de ce collectif décentralisé se sont formées dans la lignée de la grande tradition de cinéastes dissidents aux États-Unis comme le Film and Photo League des années 30. Politiquement et formellement novateurs, les films de chacun de ces groupes ont gardé leur force révolutionnaire comme production médiatique indépendante.

La première période de ce mouvement (1967-1971) reste bien plus qu'un archivage de « l'âge d'or de l'activisme » : sa production perdure en tant que puissante gamme de propositions et d'approches d'un cinéma réactif et catalyseur.

Ceci est dû en partie à une des particularités du collectif : ne pas séparer l'idéologie de la production, ni de la forme esthétique ou de la distribution. Les cinéastes comme Robert Kramer (*Route One USA*), Barbara Shaffer ou Jon Jost n'ont pas fait des films « sur » mais « avec » les sujets, que ce soit des collégiens de 16 ans ou la League of Revolutionary Black Workers de *Finally Got the News*. Tous les films sont faits anonymement, non pas dédiés à l'auteur mais livrés au service de la cause abordée. En revanche, les membres du collectif accompagnaient les films et animaient des débats lors des séances. Les collectifs distribuaient également des films en provenance de Cuba, du Vietnam, de l'Afrique et du Moyen Orient et procédaient aussi à des échanges avec leurs

auteurs. Ceci était non seulement une manière de déhiérarchiser un mouvement vertical de propriété privée et de transformer ces films en devenir commun, mais aussi un processus horizontal de travail d'images à la Vertov : construire des films mouvants et adaptables selon les contextes sociaux et politiques.

La nécessité respire dans ces films, que ce soit *Off the Pig* fait avec les Black Panthers ou *El Pueblo se levanta* produit avec le groupe latino-américain The Young Lords (peu connu hors des États-Unis mais tout aussi importants que les Panthers). Le sentiment d'urgence déclenché en 1967 par l'appel fondateur de Jonas Mekas et quelques autres fait encore écho aujourd'hui à travers ces films de The Newsreel. Robert Kramer, un des membres fondateurs du collectif a constaté en 1976 : « Il y a une crise plus profonde que jamais aux États-Unis, l'impérialisme entre dans sa crise finale et nous allons désormais être appelés à accomplir des tâches encore plus définies. » Cette prédiction sonne étrangement 30 ans après, dans une période diffuse et éparpillée concernant les objectifs de confrontation et la définition de projets communs des cinéastes. C'est en cela qu'il devient essentiel de revisiter ces œuvres et des travaux plus récents tels ceux du Third World Newsreel (né aux alentours de 75 et encore actif aujourd'hui). Et si, à les revoir, les images du Newsreel semblent parfois crues et brutes, elles sont les images les plus profondément palpables de la volonté de transformation concrète d'une culture internationale également en état de crise.

/ James Schneider

vendredi 9 FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 20:30

séance en présence de Paul McIsaac (membre du premier Newsreel de New York, producteur vidéo et de radio, directeur du Playback Theater à New York), Dorothy Thigpen (directrice du Third World Newsreel), James Schneider (cinéaste) et Ivora Cusack (cinéaste)

ACTUALITÉS DÉMOCRATIQUES EN SALLES

CHRONIQUE 1

DE RIV'NORD

France/2006/couleur

Un regroupement d'entrepreneurs solidaires s'engage sur le terrain du logement social.

ÉPISODE 1 /7'

La commission d'attribution des logements se réunit à la régie de quartier de la Maladrerie d'Aubervilliers pour étudier les dossiers des candidats.

CHRONIQUE 2

DE RIV'NORD

France/2006/couleur

Le squat Charles Michels : un cas d'autogestion démocratique.

ÉPISODE 1 /5'

Manifestation à la Mairie de Saint-Denis des squatters de Charles Michels : où l'on apprend ce que la délégation a obtenu de la Mairie.

RECYCLING THE NEWSREEL

WITH PAUL MCISAAC

DE IVORA CUSACK ET JAMES SCHNEIDER

France/2007/couleur et noir et blanc/

vidéo/1 h /vostf/en avant-première

L'expérience, le point de vue personnel et le travail de Paul McIsaac avec le collectif de cinéastes The Newsreel (1968-1971) sont ici mis en dialogue avec de nombreux extraits de films du groupe. Le film situe et examine sans nostalgie The Newsreel dans l'histoire de la résistance et du média engagé et propose l'expérience de ce collectif comme un outil pour les vidéastes/cinéastes activistes d'aujourd'hui. Paul McIsaac apparaît dans *Ice*, *Doc's Kingdom* et *Route One : USA*, trois films réalisés par l'un des membres fondateurs de Newsreel, Robert Kramer. Producteur vidéo et radio, il dirige actuellement le Playback Theater à New York.

LEAGUE OF REVOLUTIONARY BLACK PANTHERS

MOTHER TONGUE

DE PATRICE MALLARD (THIRD WORLD

NEWSREEL)

États-Unis/1994/noir et blanc/vidéo/7'/vostf/inédit

Inspiré par la vie de ses arrière-grands-parents et l'expérience de l'esclavage, cette vidéo creuse de manière plastique et psychologique les effets profonds d'une « colonisation psychique ».

OFF THE PIG – BLACK PANTHERS

DU NEWSREEL

États-Unis/1968/noir et blanc/15'/vostf

À la fois appel à l'action et portrait d'une période d'urgence dans l'activisme, ce véritable manifeste des Black Panthers était à son époque un outil de recrutement autant qu'une critique perçante de la situation socio-économique des Noirs américains.

FINALLY GOT THE NEWS

DE STEWART BIRD, RENE LICHTMAN ET

PETER GESSNER (THE NEWSREEL)

États-Unis/1971/noir et blanc/55'/vostf

Tourné à l'intérieur et à l'extérieur des usines de fabrication d'automobiles à Detroit, ce film accorde un aperçu rare sur la League of Revolutionary Black Workers, force radicale de lutte noire de cette période. Bien que ce film extraordinaire ait été fait avec des membres du Newsreel, il a été décidé de ne pas le reconnaître comme film du collectif. « *Au lieu des Panthers en cuir qui marchent en formation militaire, Finally nous présente des gens ordinaires en qui monte la colère contre le système. C'est un film idéologique au meilleur sens du terme, qui présente une stratégie sérieuse pour l'action de la classe ouvrière. Il parle d'un temps et d'expériences singuliers en des termes qui resteront encore valables tant que les classes ouvrières se verront nier le contrôle de leurs propres vies.* » Dan Georgakas

vendredi 9 FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 21:00

ciné-mix

avec Marc Collin

« *J'ai vu L'Homme à la caméra il y a pas mal de temps maintenant, quand j'étais étudiant en école de cinéma. J'avais adoré alors ce film, son côté avant-gardiste tout en étant très « politique ». Le discours de Vertov et son radicalisme (plus de comédiens, de scénario, etc.) était très fort mais il a tellement bien réussi dans L'Homme à la caméra, qu'il n'y avait plus trop de place pour continuer dans cette voie-là après ! Par contre et comme souvent dans ces films visionnaires de la fin du muet (Metropolis, L'Inhumaine),*

la partition n'était pas à la hauteur du film et restait un peu trop traditionnelle à mon goût.

Quand la Lune Rousse m'a donné le choix entre plusieurs films dont le Vertov, je me suis tout de suite rappelé du film et je savais qu'il y avait quelque chose à faire en allant du côté de la techno, du rythme des machines pour accompagner le côté montage finalement très « clip » du film et l'esthétique très indus de l'Est donc pas très loin de l'univers de Volga Select... »

Marc Collin

dernier album avec le groupe Nouvelle Vague, *Bande à part*, Peacefrog, 2006

L'HOMME À LA CAMÉRA

TCHELOVEK S KINOAPPARATOM

DE DZIGA VERTOV

URSS/1929/noir et blanc/1 h 10/muet

avec Mikhaïl Kaufman

« *En phase avec l'effervescence de la révolution soviétique, L'Homme à la caméra ouvre aussi bien une voie à un cinéma de recherche, expérimental, qu'à une pratique documentaire débarrassée du fardeau du "sujet à traiter". Il apporte la démonstration, en 1929, que le cinéma s'invente de lui-même, à partir de la maîtrise de ses propres ressources techniques et de la promesse qu'il porte en lui d'une autre perception, d'une autre compréhension du monde, jusqu'ici impensable.*

L'Homme à la caméra suit un double fil : la progression d'une journée dans une grande ville et le processus d'élaboration du film que nous sommes en train de voir. La fabrication du film – tournage, montage, projection – est inséparable des mouvements anonymes de la ville, des circulations des mobiles et des inconnus, de la production industrielle, de la discipline des corps comme de leur érotisme, et même de la veille, du sommeil et du rêve. C'est une seule et même énergie qui travaille. » Jean Breschand, *Le Documentaire : l'autre face du cinéma*, éditions Cahiers du cinéma, 2002

samedi

10

FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 10:00

séance présentée par David Faroult
(cinéaste et enseignant à l'Université de Paris III)
en partenariat avec l'ACRIF (Association des
Cinémas de Recherche d'Île-de-France)

L'association a pour objectif d'être un lieu de réflexion qui permet aux équipes des salles de mettre en commun leur expérience, de soutenir et favoriser la promotion de films, qui, par leur aspect novateur et leur distribution plus fragile économiquement, éprouvent davantage de difficultés pour rencontrer un public, de travailler à l'élargissement et à la formation des publics et des équipes. L'ACRIF est coordinateur du Mois du film documentaire et opérateur de Lycéens et apprentis au cinéma en Île-de-France.

SIX FOIS DEUX

SUR ET SOUS LA COMMUNICATION
DE JEAN-LUC GODARD ET ANNE-MARIE MIÉVILLE
France/1976/couleur

Une série de six programmes de 100 minutes subdivisés chacun en deux émissions, montrés six dimanches successifs pendant l'été 1976, avec un avertissement de la troisième chaîne spécifiant que « cette émission n'offre pas les caractéristiques habituelles à nos programmes ».

« Tentative nouvelle de télévision en 1976, parce qu'il s'agit d'une véritable "première", ouvrant la porte pour la télévision à des tournages rapides (trois mois) et autonomes, réalisés avec un matériel semi-professionnel. Télévision naïve, par la simplicité des personnages et des moyens utilisés – mais aussi ambitieuse – procédures nouvelles et message d'un auteur qui a des idées personnelles sur cette grande préoccupation de l'heure : la communication. » Alain Bergala

épisode 1a **Y'A PERSONNE** /58'

« Conversation avec des chômeurs et chômeuses venus chercher du travail et un emploi dans une entreprise privée qui fabrique des programmes pour la télévision et le cinéma. » J.L.G.

épisode 1b **LOUISON** /42'

« Un paysan pense à haute voix à son problème : produire un litre de lait et à tout ce qui s'ensuit et précède (le sous-travail ouvrier et le sur-travail paysan). » J.L.G.

épisode 2a **LEÇONS DE CHOSES** /52'

« Dans un café, discussion de travail entre deux types qui se communiquent leurs sentiments et réflexions à partir de documents divers. » J.L.G.

épisode 2b **JEAN-LUC** /48'

« Interview de Jean-Luc Godard par un journaliste de France-Culture et par un reporter de Libération. » J.L.G.

samedi 10 FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 13:30

MAN ON THE MOON DE MILOS FORMAN

États-Unis/1999/couleur/1 h 57/vostf
avec Jim Carrey, Danny De Vito, Courtney Love, Paul Giamatti

« Le plan noir qui survient après quelques minutes de projection constitue sans doute l'objectif idéal et secret de son personnage principal : parvenir à la suppression totale du spectacle et, en même temps, par le geste même de son abolition, prolonger celui-ci dans sa disparition. Cet effet initial de distanciation sera pourtant le seul du film. Man on the Moon est une biographie. Celle d'un amuseur de la télévision qui, entre 1975 et 1983, étonna les téléspectateurs américains par son style atypique et ses excès. Après sa découverte par l'agent George Shapiro dans un cabaret où ses imitations d'Elvis Presley alternaient avec l'énonciation de plaisanteries infantiles proférées avec un accent étranger, Andy Kaufman multiplie les apparitions télévisées, obtient un second rôle dans une sitcom très populaire et monte divers canulars et happenings qui mettent en danger les principes d'une télévision aseptisée. » Jean-François Rauger, *Le Monde*, 15 mars 2000

BLOW UP



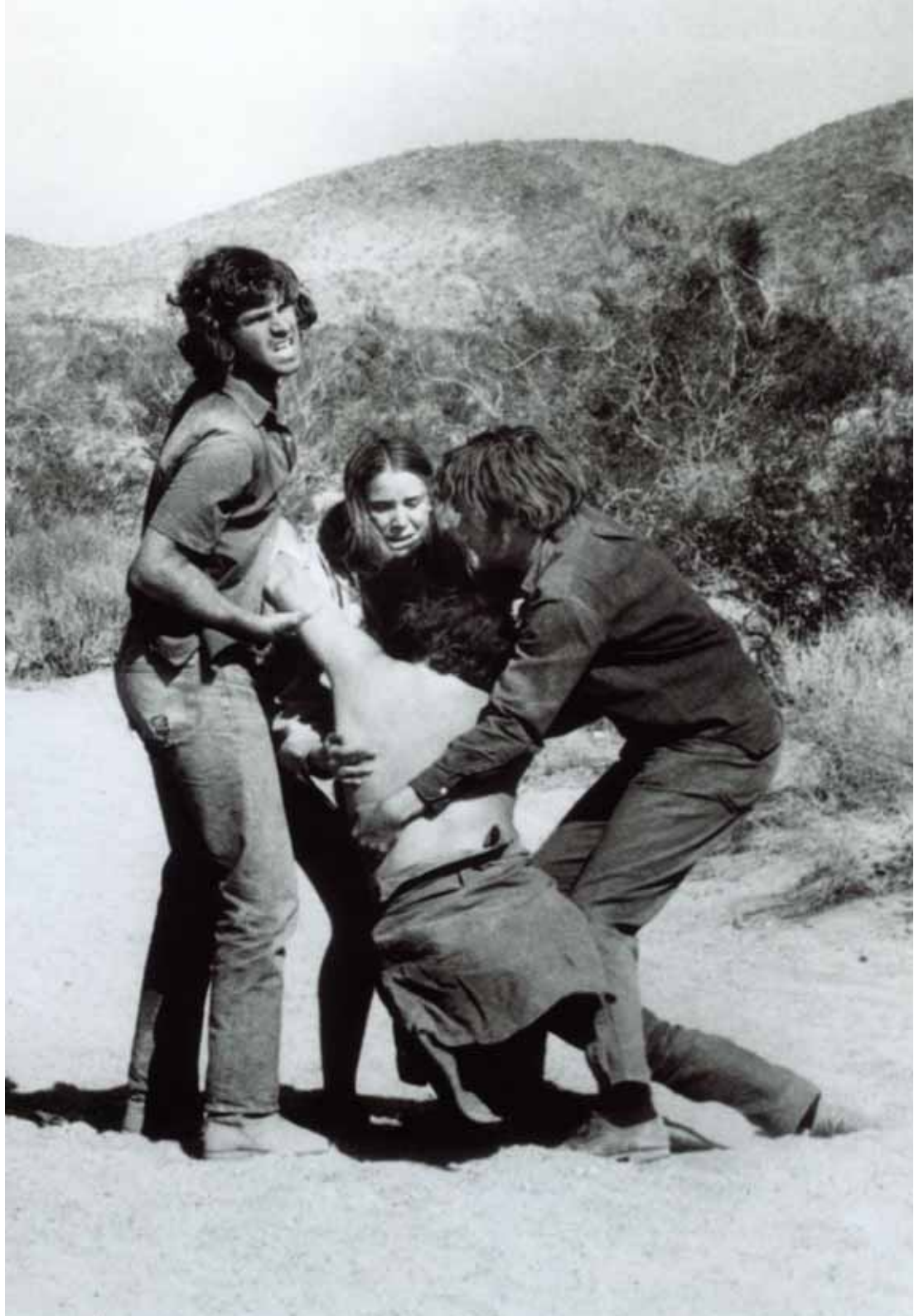


LA BOMBE

PUNISHMENT PARK



FORCE DE FRAPPE





OFF THE PIG - BLACK PANTHERS
EL PUEBLO SE LEVANTA



YOUNG PUPPETERS OF VIETNAM
PEOPLE'S WAR





CRITIQUE DE LA SÉPARATION

GUY DEBORD

SUR LE PASSAGE DE QUELQUES PERSONNES À TRAVERS UNE ASSEZ COURTE UNITÉ DE TEMPS





VIDÉORÔME
KIKA

LA VALSE DES PANTINS
NEW ROSE HOTEL

HOSTAGE: THE BACHAR TAPES (ENGLISH VERSION)
MAN ON THE MOON

EXPLORERS
BLANCHE NEIGE, LUCE

samedi 10 FÉVRIER ÉCRAN 2 / 13:45

séance suivie d'une rencontre avec Patrick Watkins et l'association Rebond pour la Commune

LA COMMUNE (PARIS, 1871)

DE PETER WATKINS

France/2000/noir et blanc/vidéo/3h 30/vostf avec 212 habitants de la région parisienne, de Picardie et du Limousin, des « sans-papiers » d'Algérie, du Maroc et de Tunisie

« Il ne s'agit jamais de "reconstituer" les événements qui hantent la mémoire de la Commune, on ne voit pas brûler les Tuileries ou l'Hôtel de ville, on ne voit pas fusiller les otages. L'information passe par la télévision, tout simplement, et fait même l'objet d'un débat sur la fiabilité comparée du Journal télévisé et de la presse écrite. L'histoire est mise en scène plus qu'en récit, et le sens de l'histoire passe par le texte, par la confrontation des discours. (...) Il faut en tout état de cause saluer l'effort qui pousse un groupe humain (les "acteurs" qui, pour la plupart, ne sont pas des professionnels) à un tel niveau d'incandescence sans que jamais la lecture idéologique de la Commune ne soit trahie, une utopie plus libertaire que classiste, que l'anachronisme revendiqué du traitement fait vibrer en phase avec aujourd'hui. » Jean-Pierre Jeancolas, Positif n° 472, juin 2000

samedi 10 FÉVRIER ÉCRAN 1 / 15:45

BINGO SHOW

DE CHRISTELLE LHEUREUX

France/2003/couleur/vidéo/8'

« FTV, l'équivalent de France Télévision à Sarajevo. Le plateau de télévision de la loterie nationale. Les animateurs sont prêts, ils attendent le direct. Le décor en lumière noire s'anime. Le temps et les boules de loterie restent en suspension. Vent, fumigènes,

crissements halogènes. Les faisceaux des poursuites cherchent leurs trajectoires. La station et ses habitants attendent leur transmission. Ces présentateurs sans voix, sans sourires sont hors programme. Ils flottent dans un temps qui n'a plus de grille. » Christelle Lheureux

LA VALSE DES PANTINS

THE KING OF COMEDY

DE MARTIN SCORSESE

États-Unis/1983/couleur/1h 50/vostf avec Robert De Niro, Jerry Lewis, Diahnne Abbott, Sandra Bernhard

« Jerry Langford (Jerry Lewis – sublime, je le dis tout net) est un présentateur de télévision ultra-célèbre. Son ultra-réussite sur le petit écran (il a un show à lui) l'a coupé du commun des fans débiles qu'il hystérise. Cet homme est triste, seul, aigri. Rupert Popkin (Robert De Niro – époustouffant, je tiens à le préciser) est un raté qui ne rêve que de réussir. Et la réussite, pour lui, c'est que ses sketches vulgaires passent (et lui avec) à la télé, dans le Jerry Langford Show. Pour avoir son image dans le poste, Popkin est prêt à tout. (...) C'est la première fois que Scorsese prend pour objet une partie de ce monde que nous connaissons mal : la culture télévisuelle américaine, avec le show « personnalisé » comme rite païen et l'idiotie veule comme valeur désirable. (...) Chacun, jusqu'au plus petit personnage, suivra sa logique avec la plus grande énergie possible. Et plus quelqu'un a d'énergie, plus il permet à d'autres – amis ou ennemis, en tout cas indifférents – de le parasiter, de rebondir pour leur propre compte, au service de leur folie personnelle et programmée.

C'est ainsi, semble dire Scorsese, que fonctionne la télévision. Elle ne produit rien (elle n'a pas de fond, elle est idiote), elle se reproduit. Elle ne fait même que ça. Nuance. On a vu beaucoup de films qui dénonçaient le showbiz, on a rarement vu un film qui essaie de montrer à quel prix, dans quel climat survolté de froideur obscène elle se reproduisait. En ce sens, le film est très moderne. » Serge Daney, Libération, 8 mai 1983

samedi 10 FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 18:00

séance en présence de Paul McIsaac
et Dorothy Thigpen

ACTUALITÉS DÉMOCRATIQUES EN SALLES

CHRONIQUE 1

DE RIV'NORD

France/2006/couleur

ÉPISODE 2 /4'

Le candidat proposé par les Restaurants du Cœur, nous explique sa situation, ses démarches, ses attentes.

CHRONIQUE 2

DE RIV'NORD

France/2006/couleur

ÉPISODE 2 /7'

Visite au squat : où l'on découvre les conditions de vie des squatteurs et notamment vis-à-vis de l'électricité.

INSIDE/OUTSIDE LATIN AMERICA

MY COUNTRY OCCUPIED

DE TAMI GOLD ET HEATHER ARCHIBALD

(THE NEWSREEL)

États-Unis/1971/noir et blanc/vidéo/30'/vostf

Ce travail pionnier est composé de témoignages d'autochtones et de paysans du Guatemala sur la dé-démocratisation menée par le gouvernement des États-Unis. Auprès du Newsreel, ce film marquait un changement de regard concernant sa politique intérieure, début d'une réflexion qui mènera à la transformation en Third World Newsreel au milieu des années 1970.

EL PUEBLO SE LEVANTA

DU NEWSREEL

États-Unis/1971/noir et blanc/vidéo/50'/vostf

Ce film documente les activités de The Young Lords, un groupe peu connu en dehors des États-Unis, l'équivalent des Black Panthers pour la communauté latino-new-yorkaise. Sont abordées les questions de la religion, de la propriété privée, et la question de l'identité hispanique aux États-Unis.

LATINO POETS SPEAKOUT

DE RENATA GANGEMI ET RUBEN GONZALEZ

(THIRD WORLD NEWSREEL)

États-Unis/2005/couleur/vidéo/10'/vostf

Trois courts témoignages de poètes latino-américains engagés dans la ville de New York.

KILLKILLKILL

avec Jesus Papoleto Melendez /5'

GOD BLESS AMERICA

avec Mariposa /2'

TAMALES IN JANUARY

avec Carlo Baldi /3'

samedi 10 FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 18:15

L'HOMME DE LA RUE

MEET JOHN DOE

DE FRANK CAPRA

États-Unis/1941/noir et blanc/2 h 05/vostf

avec Gary Cooper, Barbara Stanwyck, Edward Arnold,
Walter Brennan, James Gleason

Sur le point d'être renvoyée de son journal à la suite d'un changement de direction, une journaliste rédige en guise d'ultime éditorial une lettre imaginaire mais qui veut passer pour vraie. Elle est censée émaner d'un lecteur dégoûté par l'état actuel du monde et annonçant son suicide pour le jour de Noël. La lettre, signée John Doe, a un tel retentissement dans le public que les dirigeants du journal, ayant réintégré la journaliste, sont dans l'obligation de trouver quelqu'un pour incarner l'auteur présumé du texte.

« Dans Meet John Doe comme dans Le Dictateur, il y a une présence dramatique obsédante du pouvoir du son, en l'espèce de la radio, associée – et certes pour de bonnes raisons – à l'obsession du fascisme. La radio est ici par excellence la nouvelle machine à influencer les masses, mais aussi à les intimider. Elle amplifie jusqu'à l'épouvante la voix de Hinkel, mais elle orchestre aussi, avec musique, tempo, applaudissements réglés et silences imposés, la campagne John Doe soutenue en sous-main par le patron de presse fasciste D. B. Norton. » Pascal Bonitzer, Cahiers du cinéma n° 347, mars 1984

samedi 10 FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 20:45

séance présentée par Cyril Neyrat
(critique aux Cahiers du cinéma et à Vertigo,
sélectionneur au Festival international du
documentaire de Marseille)

VIOL EN PREMIÈRE PAGE

SBATTI IL MOSTRO IN PRIMA PAGINA

DE MARCO BELLOCCHIO

Italie/1972/couleur/1 h 30/vostf

avec Gian Maria Volonte, Laura Betti, Fabio Garriba

« À Milan, pendant la campagne électorale, un grand journal d'information indépendant, politiquement au centre, utilise un délit pour faire une espèce de lynchage contre un des suspects, un jeune homme appartenant à une formation gauchiste. Le fait que ce garçon puisse être l'assassin d'une jeune fille qui a été violentée et étranglée, permet, à l'occasion des élections imminentes, de jeter le discrédit sur l'extrême-gauche et de là sur la gauche en général. Le monstre, c'est apparemment le jeune homme, d'où le titre emprunté au jargon journalistique : « Mettez le monstre en première page. » Mais en fait, le monstre c'est le directeur du journal car c'est lui qui ourdit cette machination. Le thème pouvait donc être exceptionnellement intéressant. » Marco Bellocchio, in Le Cinéma italien, Jean A. Gili, 10/18, 1978

« L'inélectabilité du fascisme est renforcée à la fin de Viol en première page. L'alliance de classe qu'on a vu se conclure dans Au nom du père entre dans les faits. C'est l'industriel glacé et inhumain de Viol qui finance les milices fascistes, qui réalise le programme d'Angelo : terroriser la bourgeoisie par des mises en scènes traumatisantes. L'instrument de cette terreur n'est plus le théâtre mais un journal à grand tirage qui, loin d'informer sur le réel, le crée de toutes pièces. » Serge Daney, Cahiers du cinéma n° 245-246, avril 1973

Guy Debord

Guy Debord se signale à vingt ans dans l'avant-garde lettriste fondée par Isidore Isou et Gabriel Pomerand en 1945. Après la poésie et la peinture, les lettristes s'attaquent au cinéma dans le but déclaré de le mettre à mort : un cycle de cinq films œuvre dans ce sens à partir de 1951. Debord réalise *Hurlements en faveur de Sade* (1952), film sans images avec de rares dialogues. La démarche est à rapprocher de l'extrémisme pictural de Kazimir Malevitch et de son *Carré blanc sur fond blanc* (1919) : le film se clôt sur une séquence noire et silencieuse de vingt-quatre minutes.

La même année, les éléments les plus radicaux se regroupent au sein de l'Internationale lettriste (I.L.). La recherche du dépassement de l'art à travers l'architecture, dont se fait l'écho le bulletin *Potlatch*, les rattache à une réflexion sur l'art totale dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Mais

c'est surtout auprès d'André Breton et des surréalistes qu'ils puisent leur inspiration, la vision poétique de la ville. De là naîtront l'essentiel des concepts développés par l'I.L. : psychogéographie, dérive, construction de situations, urbanisme unitaire. Le changement de nom en Internationale situationniste (I.S.), inauguré à l'été 1957, vient saluer l'arrivée de plusieurs artistes étrangers, dont les anciens membres de Cobra, Constant et Asger Jorn.

Raoul Vaneigem se joint à eux en 1961, il va former avec Debord un fameux tandem, entraînant l'I.S. dans une démarche critique toujours plus radicale. Ils publient en 1967 les deux classiques situationnistes : Vaneigem son *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* et Debord, *La Société du spectacle*, un essai théorique marxien. Si les situationnistes s'engagent

fortement en Mai 1968, contrairement à ce qu'ils affirmeront par la suite, ils n'y tiennent pas un rôle central ; c'est davantage en amont, par le biais de leurs publications, que s'est exercée leur influence sur le mouvement.

Dépassée par son succès, minée par les dissensions internes, l'organisation ne survivra pas longtemps à la « révolution situationniste » de Mai 1968, elle s'auto-dissout en 1972. C'est dorénavant seul que Debord va mener sa propagande subversive. En Italie, il rencontre et commente le mouvement révolutionnaire qui agite le pays depuis 1969 ; dans l'Espagne post-franquiste, il vient en soutien aux libertaires emprisonnés. Ayant trouvé un mécène en la personne de l'imprésario et producteur Gérard Lebovici, Debord revient au cinéma. Il adapte son livre *La Société du spectacle* à l'écran (1973). Avec *In girum imus*

nocte et consumimur igni (1978, sortie en 1981), il renoue avec la veine autobiographique qui était la sienne dans le livre *Mémoires* (1958) et les courts métrages *Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps* (1959) et *Critique de la séparation* (1961). C'est cette même sensibilité qui constitue le fondement des deux volumes de *Panegyrique* (1989, 1997), œuvre inachevée où il revient sur son parcours. Atteint d'une polynévrte alcoolique, Debord se suicide en novembre 1994.

/ Shigenobu Gonzalvez

samedi 10 FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 21:00

séance présentée par Jean-Pierre Rehm
(délégué général du Festival international du documentaire de Marseille)

suivie d'une table ronde

Du cinéma de Guy Debord

animée par Shigenobu Gonzalvez

(auteur de *Guy Debord ou la beauté du négatif*, édition Nautilus, 2002),

avec Olivier Assayas (cinéaste, critique),

Marc'O (cinéaste, metteur en scène, animateur des Périphériques vous parlent),

Boris Donné (auteur de *Pour Mémoires* :

Un essai d'élucidation des Mémoires de Guy Debord, éditions Allia, 2004),

Jean-Pierre Bouyxou (critique, cinéaste) et

Jean-Pierre Rehm

IN GIRUM IMUS NOCTE ET CONSUMIMUR IGNI DE GUY DEBORD

France/1978/noir et blanc/1h 45

Il y a un déplacement dans *In girum imus nocte et consumimur igni* qui tient à plusieurs importantes différences : Debord a tourné directement une partie des images, il a écrit directement le texte pour ce film, enfin le thème du film n'est pas le spectacle mais au contraire la vie réelle.

« Voici par exemple un film où je ne dis que des vérités sur des images qui, toutes, sont insignifiantes ou fausses ; un film qui méprise cette poussière d'images qui le compose. Je ne veux rien conserver du langage de cet art périmé, sinon peut-être le contre-champ du seul monde qu'il a regardé, et un travelling sur les idées passagères d'un temps. Oui, je me flatte de faire un film avec n'importe quoi ; et je trouve plaisant que s'en plaignent ceux qui ont laissé faire de toute leur vie n'importe quoi. » Guy Debord, *In girum imus nocte et consumimur igni*

dimanche

11

FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 10:00

séance présentée par David Faroult

SIX FOIS DEUX

SUR ET SOUS LA COMMUNICATION

DE JEAN-LUC GODARD ET ANNE-MARIE MIÉVILLE

France/1976/couleur

épisode 3a **PHOTO ET CIE** /45'

« Analyse du processus de la fabrication de la photographie d'un événement social. » J.L.G.

épisode 3b **MARCEL** /55'

« Un cinéaste amateur parle de son désir et montre un peu comment il travaille et ne travaille pas ce désir : enregistrer la nature, regarder un paysage et se mettre à son écoute. » J.L.G.

épisode 4a **PAS D'HISTOIRE** /57'

« Allez, ne fais pas d'histoire, disent les hommes aux femmes, alors que c'est eux qui inventent toujours tout alors qu'ils ne sont pas faits pour ça, ni la poésie, ni les romans, et encore moins l'histoire de la vie de chaque jour. » J.L.G.

épisode 4b **NANAS** /43'

« Une femme parle d'elle et "silence" sa parole comme un paysan ensemence son terrain. Elle raconte des choses qu'aucun homme ne peut inventer. » J.L.G.

Media Crisis

Par l'expression MEDIA CRISIS (CRISE DES MEDIAS), j'entends l'irresponsabilité croissante des mass media audiovisuels (MMAV) et leur impact dévastateur sur l'Homme, la société et l'environnement.

Je parle de la léthargie généralisée du public face à des MMAV qui agissent ouvertement comme vecteurs d'idéologies violentes, manipulatrices et autoritaires ; je me réfère aussi à la profonde et chronique méconnaissance de l'effet que les mass media audiovisuels produisent sur nous.

Je parle également du refus quasi-unanime, parmi les professionnels des MMAV, de tout débat critique touchant à leur métier. Je parle de la répression féroce, exercée au sein des MMAV pour maintenir les professionnels dans le rang et faire taire toute voix critique.

Enfin, je parle du blocage pratiqué par les systèmes éducatifs du monde entier pour empêcher les jeunes d'accéder à toute forme critique d'enseignement des médias et à tout ce qui pourrait les inciter à remettre en cause le rôle et les pratiques des MMAV.

L'incroyable disparité entre le rôle véritable des MMAV et la conscience qu'en a le public, est l'un des phénomènes les plus alarmants de notre société moderne. Le silence assourdissant et la méconnaissance qui entourent la nature et les effets de la Monoforme, de l'Horloge Universelle, et des nombreuses formes explicites et sous-jacentes de violence à l'écran (sans parler de leur impact global en termes de culture et d'écologie) ne sont que quelques exemples, parmi les plus marquants, de la longue et inquiétante liste noire des médias.

/ Peter Watkins,

Media Crisis, Éditions Homnisphères, 2003

dimanche 11 FÉVRIER ÉCRAN 2 / 13:45

séance présentée par Alexandre Labarussiat (rédacteur à *CritiKat.com*)

LE LIBRE PENSEUR

THE FREETHINKER

DE PETER WATKINS

Suède/1994/couleur/vidéo/4h30/vostf

avec Yasmine Garbi, Anders Mattsson, Lena Settervall

« En 1992, Watkins reprend son projet de film sur August Strindberg et tourne *Le Libre Penseur* dans le cadre d'un projet pédagogique de deux ans impliquant 24 lycéens suédois. Ces derniers, à partir du scénario développé en 1972, participent aux différentes étapes du film : production, recherche (notamment sur les conditions sociales dans la Suède des années 1870), montage, costumes, direction.

Le film est construit à partir de matériaux très divers : entretiens scénographiés, confrontations psychodramatiques, dialogues théâtraux empruntés aux pièces de Strindberg, archives photographiques de l'écrivain, cartons portant des citations ou décrivant des périodes de sa vie, débats avec le public qui assistait au tournage. Ceci, selon Peter Watkins, afin de "remettre en question notre perception du processus fluide et invisible de l'inévitable Monoforme" d'une part, et d'autre part, de rendre compte dans la matière même du film de la constante quête de formes nouvelles qui animait Strindberg. » Vida Urbonavicius

dimanche 11 FÉVRIER ÉCRAN 1 / 14:00

INTERVISTA

DE FEDERICO FELLINI

Italie/1987/couleur/1h52/vostf

avec Sergio Rubini, Maurizio Mein, Anita Ekberg, Marcello Mastroianni

Fellini, en pleine préparation de *L'Amérique* de Kafka, reçoit des journalistes et évoque pour eux le Cinécitta qu'il a lui-même découvert, en 1940, quand, jeune journaliste, il y est allé interviewer une diva.

« Avec *Intervista*, Fellini réalise un talk-show comme aucune télévision n'a jamais su le faire. Jouant à la fois le rôle du Présentateur et celui de l'Invité, sans parler de celui du Réalisateur, il navigue d'une séquence à l'autre à la vitesse de la lumière. Il fait tout : la pub, les variétés, les informations (alerte à la bombe), les émissions de souvenirs (Anita Ekberg), les interludes, les interviews, les sketches, les pastiches (le western final). Il est, comme l'a dit une fois Serge Daney, "une chaîne de télévision à lui tout seul : la Fellini Uno". Avec un sens inouï du zapping : c'est-à-dire de la relativité. Sauf qu'il arrive à donner le sentiment que tout ce qu'il nous permet de happer en glissant gracieusement d'un module à un autre a la force irrésistible d'une nécessité. » Jean-Paul Fargier, *Cahiers du cinéma*, n° 406, avril 1998

dimanche 11 FÉVRIER ÉCRAN 1 / 17:00

séance suivie d'une table ronde

Médias et politique

animée par Pierre Zarka (animateur de OMOS, Observatoire des Mouvements de la Société, auteur du livre *Les Nouveaux miroirs aux alouettes, l'information entre pouvoir et démocratie*, Éditions Syllepse, 2006), avec Henri Maler (maître de conférence à l'Université de Paris VIII, animateur d'Acrimed, Observatoire des médias), Stéphane Pair (journaliste, reporter pour Radio-France en Seine-Saint-Denis) et Jean-Sébastien Chauvin (rédacteur à *Chronic'art*, sélectionneur à *Entre Vues*, Festival international du film de Belfort)

Comment les médias traitent-ils l'information politique ? L'indépendance des journalistes existe-t-elle encore ? L'appropriation de la plupart des grands médias par les puissances financières et politiques ne nuit-elle pas à la démocratie ? Comment filmer le politique ? Peut-on imaginer des médias accessibles à tous les acteurs sociaux, en particulier les sans voix et les exclus ?

1974, UNE PARTIE DE CAMPAGNE

DE RAYMOND DEPARDON

France/1974/couleur/1h30

« Filmer quelqu'un, c'est à la fois le rendre sympathique et le détruire. Personnellement, je suis toujours surpris par ce que je filme et par ce que révèlent les images. Le plus souvent après coup. Je vois mieux les choses avec une caméra qu'à l'œil nu ! Giscard est venu visionner le film au Club 13 à la fin du montage. Tout seul. Au fur et à mesure de la projection, je le voyais qui s'enfonçait dans son fauteuil. Il a ri de lui, de temps en temps. Mais dans l'ensemble, il a trouvé ça "très violent", ce sont ses propres termes. En fait, il ne s'était jamais vu comme ça, dans une durée, une continuité. » Raymond Depardon, *Les Nouvelles littéraires*

« Intitulé au départ 50,81 %, le premier film de Raymond Depardon, qui suit la campagne présidentielle du candidat Valéry Giscard d'Estaing, était devenu une sorte d'objet mythique depuis que Giscard avait interdit sa diffusion.

(...) Six ans après Mai 1968, le film décrit, par défaut, l'effondrement des grandes idéologies et enregistre le glissement du politique vers la communication. Depardon filme moins les discours que la masse des spectateurs et des micros, et les stratégies de représentation.

Depardon n'en reste pas au savant démontage de cette mécanique. Plus profondément, il fait sortir Giscard des limites de son image de candidat. Peu à peu, la dimension sociale de la campagne se transforme en une activité solitaire, celle d'un sportif affublé de supporters, d'un coach (Michel Poniatowski), d'une équipe, mais qui, invariablement, doit courir seul. C'est dans les interstices de la campagne, dans ces moments de solitude que Giscard devient un personnage de cinéma. » Jean-Sébastien Chauvin, *Cahiers du cinéma* n° 566, mars 2002

Media Burn

Une dizaine d'années tout au plus sépare la naissance de la télévision moderne, c'est-à-dire son intrusion massive dans les foyers nord-américains au cours des années cinquante, de l'apparition des premières formes de pratiques artistiques faisant référence à ce média. Mais l'art vidéo n'en est pas seulement l'avatar malgré l'évidence de la lignée : il s'inscrit aussi dans la continuité des avant-gardes de la première moitié du vingtième siècle, et du geste d'émancipation qui a jalonné leur histoire.

Suivant l'exemple de leurs aînés, qui n'ont cessé de reformuler la définition de l'art en y intégrant son hors champ, ajoutant notamment à leur palette des matériaux et des outils a priori improbables, Nam June Paik puis Wolf Vostell s'emparent d'une série de récepteurs TV qu'ils maltraitent allègrement avant de dévoiler le résultat de leurs manipulations en 1963, sous la forme d'installations. Deux ans plus tard, les artistes voient ce potentiel s'élargir encore avec l'apparition sur le marché des premiers instruments de captation « grand public », les fameux *portapak*s qui comprenaient

un magnétoscope et une caméra. La relation entre l'art et la télé pouvait, dès lors, être pleinement consommée.

Au début, tout alla bien : on pensait que la télévision serait un lieu de diffusion naturel pour les œuvres vidéo, qu'elle offrirait de nouvelles potentialités créatrices, qu'on pourrait le revendiquer. En ce sens l'approche de Nam June Paik aux États-Unis, ou celle d'Averty en France, semble au départ plus caractérisée par une absence totale de complexe ou d'inhibition que par une franche naïveté. Très vite pourtant, les artistes se rendent compte que les contraintes et les orientations des chaînes sont incompatibles avec les voies qu'ils explorent. Le contexte de la fin des années soixante et les multiples mouvements de libération qui l'accompagne (féministes, pacifistes, hippies, Black Panthers...) sont alors relayés par le milieu de l'art qui s'emploie en ce sens à formuler une critique virulente des valeurs que porte le monde occidental, de la société de consommation en particulier. Puisque la télévision en est le principal vecteur, elle attire les foudres d'artistes

animés d'une foi inflexible en un changement dont ils se voient aussi les acteurs, sûrs de leur pouvoir, qui excellent dans l'art du parasitage et de la provocation.

Cette époque héroïque est désormais révolue. Leurs successeurs ont été amenés à évoluer sur le terreau moins fertile de la désillusion, du désenchantement. On peut alors s'interroger sur la persévérance de leur attention (de leur fascination ?) à l'endroit du petit écran. Comme mue par un irrésistible élan démagogique, la télévision est aujourd'hui si friande d'autocritique que la complicité des uns avec les autres semble même quelquefois suspecte. S'agit-il juste de poursuivre une tradition, visiblement vidée de sa substance politique ? L'apparence de la parodie ou du détournement, qui fait figure d'effet de style (ou de numéro de mime) quand elle se dispense d'une véritable approche critique, ne traduit-elle pas simplement une sorte de cynisme ? Autrement dit : une crise en cacherait-elle une autre ?

/ Édouard Monnet

rapport étroit et ambigu entre art et publicité et contribue de manière critique à la saturation médiatique de notre paysage urbain.

POEM #1

DE EDDIE D

Pays-Bas/1996/couleur/vidéo/1' 26

eddie d retravaille des images, issues de diverses émissions de télévision, qu'il répète de façon à créer un langage rythmique. Cette répétition engendre une nouvelle gestuelle et révèle un langage totalement incompréhensible.

BLANCHE NEIGE, LUCIE

DE PIERRE HUYGHE

France/1997/couleur/vidéo/4'

Lucie Dolène est la voix française de Blanche-Neige. Elle évoque ce personnage féérique mais aussi ses conditions de travail, et surtout l'utilisation abusive que les studios Disney ont fait de sa voix. Pierre Huyghe confronte l'implacable réalité à la fiction.

dimanche 11 FÉVRIER ÉCRAN 2 / 18:30

séance en présence d'Édouard Monnet (directeur de Vidéochroniques), Sabine Massenet (artiste), Pascal Lièvre (artiste) et Germain Huby (artiste)

« Media Burn » :
carte blanche
à Vidéochroniques

Vidéochroniques est une association marseillaise travaillant à la diffusion, la production et la documentation de la vidéo et des nouveaux médias dans l'art contemporain.

MEDIA BURN

DU COLLECTIF ANT FARM

États-Unis/1975/couleur/vidéo/23' 02

Performance spectaculaire où une Cadillac traverse à vive allure un mur de téléviseurs en feu, provoquant le choc destructeur des deux symboles les plus emblématiques de l'Amérique : la voiture et la télévision.

TECHNOLOGY/TRANSFORMATION: WONDER WOMAN

DE DARA BIRNBAUM

États-Unis/1978-79/couleur/vidéo/5' 30

Dara Birnbaum détourne l'image de l'héroïne de la série télé pour mieux dénoncer le côté moral d'une Amérique bien pensante en lutte contre le mal. Elle déconstruit le mythe de la super-héroïne en la faisant tourner sur elle-même telle une poupée de boîte à musique.

LAKE PLACID

DE NAM JUNE PAIK

États-Unis/1980/couleur/vidéo/4'

Cette vidéo est une commande pour les XIII^e Jeux Olympiques de Lake Placid, où l'artiste joue sur des effets de colorisation, montrant en parallèle la danseuse de sa vidéo *Global Groove* (1976), des patineurs, des joueurs de hockey sur glace, la tête d'Allen Ginsberg chantant, pour finir sur une danse des cinq anneaux olympiques.

THIS IS NOT AN ADVERTISEMENT

DE ANTONIO MUNTADAS

États-Unis/1985/couleur/vidéo/5' 05

Antonio Muntadas investit un des panneaux lumineux de Times Square à New York. Son message vient s'intercaler entre de vraies publicités. Il souligne ainsi le

E COMME EXCEL

DE NELSON HENRICKS

Québec/1999/noir et blanc/vidéo/0' 50

En 1999, à l'initiative du Vidéographe (Montréal), un abécédaire vidéo a été réalisé par 28 auteurs québécois. Nelson Henricks, pour la lettre E, a imaginé une parodie de publicité pour un chewing-gum.

HOSTAGE: THE BACHAR TAPES (ENGLISH VERSION)

DU COLLECTIF THE ATLAS GROUP

Liban/2001/couleur/vidéo/16' 28

Walid Raad évoque ici le traitement que les médias, occidentaux ou arabes, font des prises d'otages en Irak. Réaliste et crédible, ce document n'en est pas moins une construction, comme tout ce que l'Atlas Group présente.

GERMAIN FAIT SA TÉLÉ :
REALITY SHOW
DE GERMAIN HUBY
France/2000-02/couleur/vidéo/5'

À la demande d'Arte, Germain Huby a réalisé une série d'épisodes courts où il incarne un personnage tout à fait ordinaire sauf qu'il ne s'exprime qu'avec les voix de protagonistes de la télévision.

L'AXE DU MAL
DE PASCAL LIÈVRE
Québec-France/2003/couleur/vidéo/5' 30

L'Axe du mal est construit comme un clip tourné près des chutes du Niagara sur une musique de Germaine Jackson et Pia Zadora sauf que les paroles proviennent du discours de G. W. Bush prononcé après le 11 septembre 2001.

360° DE BONHEUR
DE SABINE MASSENET
France/2003/couleur/vidéo/6'

Par de courtes séquences extraites de publicités, Sabine Massenet explore le langage médiatique. Elle accumule un certain nombre de mouvements, de textures, de gestes, de slogans à l'esthétisme ostentatoire pour mieux en révéler la critique.

dimanche 11 FÉVRIER ÉCRAN 1 / **20:00**

VEILLÉES D'ARMES
HISTOIRE DU JOURNALISME
EN TEMPS DE GUERRE
DE MARCEL OPHULS
France/1994/couleur/3h 53

Veillées d'armes propose une histoire, un récit de voyage, celui d'un ciné-reporter nommé Marcel Ophuls qui, alarmé par la situation critique des journalistes en Bosnie, décide de se plonger au fort du conflit le plus tragique de cette fin de siècle, pour suivre le quotidien des reporters dans Sarajevo assiégé.

« *Ophuls filme les reporters au travail, il montre le travail sur les images, il montre le montage et la distance qui sépare l'image de son commentaire. Il montre surtout la division du travail entre le reporter sur le terrain et celui ou celle qui, à des milliers de kilomètres, en fabrique pour nous le commentaire. C'est toute la rhétorique audiovisuelle qu'Ophuls démonte et remonte, montre ou démontre, en se servant du cinéma comme noyau de vérité, décrypteur de mensonges ou de faux-semblants. Et s'il se montre à l'image, c'est peut-être qu'il se considère lui-même comme un passeur, un travailleur de l'image impure, un analyste des processus à travers lesquels le réel parvient jusqu'à nous, sous sa forme banale et quotidienne, tristement mensongère, réductrice.* » Serge Toubiana, *Cahiers du cinéma* n° 487, janvier 1995

dimanche 11 FÉVRIER ÉCRAN 2 / **21:00**

séance en présence de Paul McIsaac,
Dorothy Thigpen et l'association Riv'Nord

ACTUALITÉS
DÉMOCRATIQUES
EN SALLES

CHRONIQUE 1 DE RIV'NORD
France/2006/couleur

ÉPISODE 3 /6'

Délibération de la Commission et visite d'un appartement rénové.

CHRONIQUE 2 DE RIV'NORD
France/2006/couleur

ÉPISODE 3 /5'

Manifestation nationale contre le mal-logement : où l'on apprend ce qui (ne) s'est (pas) passé avec la Mairie de Saint-Denis, entre-temps.

VIETNAM, ET
LA GUERRE CONTINUE

PEOPLE'S WAR
DE ROBERT KRAMER, NORMAN FRUTHER ET
JOHN DOUGLAS (THE NEWSREEL)
États-Unis/1969/noir et blanc/40'/vostf

Robert Kramer, Norman Fruther, et John Douglas se sont rendus au Vietnam, au risque de leur vie et avec la conviction qu'il fallait aller au devant de l'hégémonie du « mainstream media ». Ce film, dans sa forme et à travers son contenu, traite de manière souple et réceptive la vie quotidienne vietnamienne ainsi que de la volonté de résister à l'agression impérialiste au fil du XX^e siècle, qu'elle provienne des États-Unis, de la France ou de la Chine.

YOUNG PUPPETERS OF VIETNAM
DU VIETNAMESE PEOPLE'S ARMY FILMS
Vietnam/1969/noir et blanc/vidéo/25'/vostf

Une équipe de cinéastes accompagne de village en village une troupe de performers qui, utilisant des marionnettes fabriquées à partir d'armes américaines, mettent en scène la résistance guerillero à travers la mythologie et des figures nationales.

RESIST – WITH NOAM CHOMSKY
DU NEWSREEL
États-Unis/1968/noir et blanc/12'/vostf/inédit

Ce film récemment retrouvé se compose d'un entretien avec le jeune engagé américain Noam Chomsky datant de 1968. Ses mots résonnent de manière troublante aujourd'hui face à son discours actuel sur la guerre en Irak et l'état du « military industrial complex ».

MILITARY OPTION
D'AL SANTANA ET ALONZO SPEIGHT
(THIRD WORLD NEWSREEL)
États-Unis/2005/couleur/vidéo/11'/vostf

« Femmes ! Argent ! Voyage ! » promettent des agents de recrutement pour attirer les jeunes hommes à s'engager dans l'armée. Deux étudiants découvrent ce scénario au Queens à New York. Une performance de Playback Theater met en scène et détourne le propos.

lundi
12 FÉVRIER ÉCRAN 2 / **10:00**

atelier avec David Faroult (cinéaste et enseignant à l'Université de Paris III)
« Apprendre à voir » (Godard)

« *Godard serait "intello", "élitiste", "ennuyé", toutes les idées reçues les plus catégoriques et les plus injustes règnent autour de son travail. À un tel point qu'un accompagnement peut sembler nécessaire pour s'en débarrasser et faire enfin le pas de regarder ses films, libre de tout a priori. Il devient alors possible de découvrir Godard comme un éducateur populaire qui entreprend de nous « apprendre à voir », à mieux voir. Ce faisant, il lance à travers nous, ses spectateurs, une véritable machine de guerre contre les usages qui dominent le documentaire, le journalisme, la télévision. En contrariant les habitudes, il nous enseigne une exigence subversive, propre à renverser nos attentes devant le cinéma et la télévision. Pour qui entreprend le voyage, la transformation peut être profonde... » David Faroult*

lundi 12 FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 14:00

LA DAME DU VENDREDI

HIS GIRL, FRIDAY

DE HOWARD HAWKS

États-Unis/1939/noir et blanc/1h32/vostf

avec Cary Grant, Rosalind Russel, Ralph Bellamy,

Gene Lockhart

Une rédactrice de grand journal, Hildy, vient demander le divorce à son mari, Walter, directeur du même journal. Au cours d'un repas où il s'invite, elle lui présente son fiancé Bruce, que Walter prend un malin plaisir à ridiculiser. Mais elle ne peut échapper à l'engrenage du journal : elle va interroger un condamné à mort qui se dit innocent et qu'on va exécuter.

« *Le rythme du dialogue et la diversité de ses modes de répartition entre les personnages n'assurent pas seulement le brio de la comédie, ils en définissent aussi la moralité. L'invention ininterrompue est la grâce de ce discours, qui ne s'arrête à aucun de ses mensonges. (...) Cela explique le bonheur du film : il ne nous fait pas lire les tristes banalités des journaux, il nous fait partager l'effervescence de l'escroquerie intellectuelle avant qu'elle ne se fige dans la platitude.* » Alain Masson, *Potitif* n° 389-390, juillet-août 1993

lundi 12 FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 14:00

séance présentée par David Faroult

SIX FOIS DEUX

SUR ET SOUS LA COMMUNICATION

DE JEAN-LUC GODARD ET ANNE-MARIE MIÉVILLE

France/1976/couleur

épisode 5a **NOUS TROIS** /52'

« *Nous deux, un couple masculin/féminin, avec un 3^e entre eux.*

Le 3^e : le courant entre un pôle + et un pôle -.

Le 3^e : un enfant entre deux sexes.

Le 3^e : un billet de mille entre deux mains. » J.L.G.

épisode 5b **RENÉ(E)S** /53'

« *Interview du mathématicien René Thom sur la notion de catastrophe comme explication générale des phénomènes, et des mathématiques envisagées comme expression de la limite du corps humain.* » J.L.G.

épisode 6a **AVANT ET APRÈS** /55'

« *Avant et après la révolution française. Avant, on sait comment se passe un petit-déjeuner, une rentrée d'usine, une gifle à son gosse, un sentiment de jalousie quand elle vous quitte pour un autre, etc.*

Mais après la révolution, et en France, déjà, comment ça se passera ? » J.L.G.

épisode 6b

JACQUELINE ET LUDOVIC /50'

« *Conversation avec un ou une qui n'a pas de langage, ou qui ne l'a plus, ou qui l'a oublié, ou qui ne l'a pas appris, ou qui ne veut pas parler : un moribond, une torturée, un animal, un "autiste", un nouveau né, un absent.* » J.L.G.

lundi 12 FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 16:00

LA CINQUIÈME VICTIME

WHILE THE CITY SLEEPS

DE FRITZ LANG

États-Unis/1956/noir et blanc/1h40/vostf

avec Dana Andrews, Rhonda Fleming, George Sanders,

Thomas Mitchell, Vincent Price, Ida Lupino

« *Après la mort d'Amos Kyne, patron d'un empire de presse s'étendant sur toute l'Amérique et dont le plus beau fleuron est le quotidien New York Sentinel, son fils et héritier Walter Kyne Jr., dépourvu de toute compétence journalistique, devine aisément que les quatre principaux responsables du journal le méprisent. Pour se donner de l'importance à leurs yeux, il crée le poste de directeur général et laisse entendre qu'il le confiera à celui d'entre eux qui aura le mieux fait ses preuves, notamment en découvrant "le tueur au rouge à lèvres".*

L'ambition du film est immense, la perfection de son style, dont les éléments dédaignent de se mettre en

valeur, sobre et efficace. Lang veut donner à voir un panorama assez vaste de la société américaine, fondée à ses yeux sur la compétition et le crime. Comment la compétition et le crime en sont venus à être indissolublement liés, c'est là son propos, d'où découlent les caractéristiques de son style, obéissant toutes à une esthétique de la nécessité que nul autre cinéaste n'a poussée aussi loin. » Jacques Lourcelles, *Dictionnaire du Cinéma*, éditions Robert Laffont, 1992

lundi 12 FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 18:00

séance présentée par Dimitri Ianni (critique cinéma pour *Sancho.does.Asia*, revue électronique des cinémas d'Asie et d'ailleurs)

BREAKING NEWS

DE JOHNNIE TO

Hong-Kong/2004/couleur/1h31/vostf

avec Richie Jen, Kelly Chen, Nick Cheung

« *C'est son goût de la haute technologie qui le hisse vers les sommets : peu de cinéastes d'aujourd'hui sont à ce point obnubilés par l'idée de dépeindre un monde digitalisé, soumis aux flux de l'information. D'où, ici, cette étrange curiosité : l'héroïne principale est une flic qui a décidé de détourner un assaut contre un gang mafieux en show télévisé en direct, équipant ses officiers de caméras HF. Dans ce Fort Alamo mutant, qui poursuit dans un vertige informatique abyssal les intuitions seventies d'Un après-midi de chien de Sidney Lumet, s'affrontent en duel deux manipulations conscientes des images et leur pouvoir contaminatoire.* » Philippe Azoury, *Libération*, 20 avril 2005

lundi 12 FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 18:00

séance en présence de Philippe Grandrieux

UNE GÉNÉRATION

épisode de la série

LE CHANGEMENT À PLUS D'UN TITRE

DE PHILIPPE GRANDRIEUX

France/1982/noir et blanc/vidéo/11'30/inédit

Ce film fait partie d'un ensemble de courts, produits par l'INA pour la télévision, confiés à différents réalisateurs qui donnent chacun à leur manière, en documentaire ou en fiction, leur version du changement.

LE LABYRINTHE (LE TEMPS, LA MÉMOIRE, LES IMAGES)

épisode de la série AZIMUT

DE PHILIPPE GRANDRIEUX

France/1989/couleur/vidéo/36'/inédit

« *Ça commence par un montage d'actualités : banales images du monde, notre bain quotidien. D'où viennent-elles, de quel fonds, de quelle obscurité ? Pourquoi y a-t-il des images plutôt qu'aucune ? Quel rapport entre les actes des hommes, leurs faits et gestes, et les images qu'ils créent ? Pour quelle figuration, vers quelle ressemblance ? Jean-Louis Schefer offre à la caméra de Philippe Grandrieux son visage, sa voix, son phrasé, pour raconter la naissance des images.* » Catalogue de la 15^e édition du Festival international du documentaire de Marseille, 2004

LE MONDE EST TOUT CE QUI ARRIVE

DE PHILIPPE GRANDRIEUX

France/1987/couleur/vidéo/20'/inédit

En 1987, une télévision locale de Saint-Étienne, TV8, confie à Philippe Grandrieux la réalisation d'un journal d'informations.

PMU Journal du 4 octobre 1987 /22'

AFP Journal du 7 octobre 1987 /17'

PESSOA Journal du 9 octobre 1987 /11'

lundi 12 FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 20:15

séance suivie d'une table ronde

La fabrique de l'information

animé par Claude Guisard (ancien directeur des programmes de recherche et de création de l'INA), avec Julien Duval (chargé de recherche au CNRS, auteur de *Critique de la raison journalistique*, Le Seuil, 2004) Raoul Sangla (journaliste et cinéaste), Philippe Grandrieux (cinéaste) et Marcel Trillat (journaliste et cinéaste)

Comment les journaux télévisés fabriquent-ils leur information ? Comment choisissent-ils leurs sujets ? Comment se décide la hiérarchie de leurs actualités quotidiennes ?

Quelle place y a-t-il aujourd'hui pour une information de qualité, prenant en compte la complexité du monde dans un système largement dominé par une logique de profit et de rentabilité ? Comment permettre à d'autres voies que celles des mass media audiovisuels de se faire entendre ? Y a-t-il une place pour la création dans les médias audiovisuels aujourd'hui ?

Ce débat fait écho au manifeste « Ensemble pour la culture en Seine-Saint-Denis ! » signé par près de 3000 acteurs culturels, spectateurs, citoyens, élus, habitants de la Seine-Saint-Denis. Ce texte réaffirme les partis pris de la politique culturelle impulsée par le Conseil général et revendique la nécessité d'une politique culturelle de service public, qui par sa diversité et sa qualité, soit le contrepoids des industries culturelles de masse et de divertissement.

www.cg93.fr/agirpourelaculture

Ensemble pour
la Culture
en Seine-Saint-Denis!

LE MONDE EST UNE IMAGE

épisode de la série AZIMUT
DE PHILIPPE GRANDRIEUX
France/1989/couleur/vidéo/35'/inédit

Dans le cadre d'une série d'émissions réalisées pour TVfnac, Philippe Grandrieux rencontre différentes personnalités qui nous racontent, chacune de leur point de vue, une histoire de l'image. *Le monde est une image* nous livre les réflexions de l'écrivain Paul Virilio.

PUNISHMENT PARK

DE PETER WATKINS
États-Unis/1970/couleur/1 h 28/vostf
avec Mark Keats, Kent Foreman, Carmen Argenziano,
Cathrine Quittner, Scott Turner

« Le film fut tourné à une période où le gouvernement de Richard Nixon constituait une liste noire de citoyens américains opposés à sa politique nationale et internationale. Watkins pousse cette paranoïa jusque dans ses derniers retranchements : il imagine ce "Punishment Park", où diverses figures protestataires doivent, à la suite de procès et en échange de leur libération, traverser une zone désertique du Sud de la Californie durant trois jours, sans eau ni nourriture, et finir par atteindre un drapeau américain. Mais ils sont poursuivis par des forces policières spéciales, et une équipe de télévision filme ces procès et cette poursuite impitoyable. (...) Les militants comme les juges étant des comédiens amateurs, Watkins leur demanda d'exprimer leurs propres convictions politiques. Le procédé du filmage télévisuel n'est jamais aussi étonnant que lorsqu'il capte cet échange ininterrompu de paroles, notamment dans les scènes de procès, où chacun essaie de convaincre l'autre. Dans cette mise en scène des contradictions de la rhétorique, se profilent de manière très crue les déchirements d'une Amérique qui s'affronte. » Jérôme Larcher, *Cahiers du cinéma* n° 522, mars 1998

lundi 12 FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 21:00

LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE

DE GUY DEBORD
France/1973/noir et blanc/1 h 28

« Dans le film *La Société du spectacle*, les films (de fiction) détournés par moi ne sont donc pas pris comme des illustrations critiques d'un art de la société spectaculaire, contrairement aux documentaires et actualités par exemple. Ces films de fiction volés, étant étrangers à mon film mais transportés là, sont chargés, quel qu'il ait pu être leur sens précédent, de représenter au contraire le renversement du "renversement artistique de la vie". » Guy Debord

RÉFUTATION DE TOUS LES JUGEMENTS, TANT ÉLOGIEUX QU'HOSTILES, QUI ONT ÉTÉ JUSQU'ICI PORTÉS SUR LE FILM "LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE"

DE GUY DEBORD
France/1975/noir et blanc/22'

mardi
13 FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 18:00

séance présentée par Shigenobu Gonzalez

HURLEMENTS EN FAVEUR DE SADE

DE GUY DEBORD
France/1952/noir et blanc/vidéo/1 h 15
avec Serge Berna, Guy Debord, Isidore Isou, Barbara Rosenthal

Un geste avant-gardiste, dans la lignée de Dada et des films lettristes d'Isidore Isou, dont le but est déconstruire le cinéma en inscrivant, notamment, de longues plages d'écrans blancs ou noirs sans aucune image. « Ce qui, chez moi, a déplu d'une manière très durable, c'est ce que j'ai fait en 1952. » Guy Debord, *Panegyrique*, tome premier

SUR LE PASSAGE DE QUELQUES PERSONNES À TRAVERS UNE ASSEZ COURTE UNITÉ DE TEMPS

DE GUY DEBORD
France/1959/noir et blanc/18'

Produit par le peintre danois Asger Jorn, ce film fait le bilan des expériences de l'Internationale lettriste à l'orée de la création de l'Internationale situationniste.

CRITIQUE DE LA SÉPARATION

DE GUY DEBORD
France/1961/noir et blanc/19'

Ce film se propose de mettre en œuvre la remise en question de la vie quotidienne, une des thèses majeures de Debord, tout en étant une critique du cinéma et de ses procédés.

mardi 13 FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 18:15

NEW ROSE HOTEL

DE ABEL FERRARA
États-Unis/1998/couleur/1 h 30/vostf
avec Asia Argento, Christopher Walken, Willem Dafoe

« La star n'est pas l'exubérant Fox, spécialiste en espionnage industriel, ni X, son associé et ami, ni Sandii, la prostituée italienne dont X est épris, et avec l'aide de qui Fox et lui, en échange d'une belle commission, vont vendre à un nouvel employeur le célèbre généticien japonais Hiroshi – mais l'image, en elle-même, par elle-même, qui ouvre dans *New Rose Hotel* au vertige. (...) *New Rose Hotel* ne s'intéresse pas au trajet mais à la présence des images parmi nous, aux effets sur nous de cette présence. Il convoque tous les types d'images pour accomplir sur leur apparence, leur enveloppe, un travail qui, à l'intérieur d'un film de fiction, soit autre que le travail du maniérisme, lequel suppose une image de départ et une autre d'arrivée. Il s'agit, ni plus ni moins, de savoir ce que cela signifie d'être contemporain d'une image (ou plusieurs). » Emmanuel Burdeau, *Cahiers du cinéma* n° 534, avril 1999

mardi 13 FÉVRIER

ÉCRAN 2 / 20:30

EDVARD MUNCH, LA DANSE DE LA VIE

EDVARD MUNCH

DE PETER WATKINS

Norvège-Suède/1973-1976/couleur/2h 45/vostf
avec Geir Westby, Gro Fraas, Kjersti Allum

Une biographie très subjective des jeunes années du peintre norvégien Edvard Munch, aux prises avec les conventions de la société puritaine de son temps.

« Répété, l'agrégat de stéréotypes de la série historique ? Oui, mais hachés menus, délivrés de leur idéologie instantanée. À rebours de leur mode d'emploi, refusant de laisser prendre la cire Grévin, Peter Watkins en use de manière chaotique. Ce chaos marque un pacte : risquer le film sur le mode de la disjonction. Ainsi sa pratique de l'anachronisme : non pas superposer le maintenant à l'autrefois, années 1970 raccordées de force à la fin du XIX^e siècle, mais réfuter la saisie rassurante d'une époque ou de l'autre. L'attestent les deux séries d'entretiens face caméra, exemplairement à contretemps : l'une touche l'économie, l'autre les mœurs. La première se sert d'enquêtes réalisées à l'époque pour faire parler les silencieux d'alors. Malgré le dispositif, ceux-ci ne s'adressent pas "vraiment" à nous aujourd'hui ; se discerne davantage leur mutisme qu'aucune interview ne saura trahir. Enfants, ouvriers, servantes, malades, prostituées accèdent ainsi à une existence aussi timide que dans certaines toiles de Munch. La seconde série tend le micro aux figurantes et, par-delà leur costume, à leurs convictions de femmes d'aujourd'hui. Leurs témoignages se fabriquent à leur tour archives, déclarations prisonnières de contradictions guère mieux levées que dans les figurations torturées du peintre. Leçon de l'anachronisme : aucune parole ne saurait se mettre à l'abri derrière sa vérité déclarée, et celle que les costumes datent, ceux-ci en certifient aussi la péremption. » Jean-Pierre Rehm, Cahiers du cinéma n° 598, février 2005

mardi 13 FÉVRIER

ÉCRAN 1 / 20:45

séance de clôture en présence de
Fred Poulet et Vikash Dhorasoo

CHANGER D'IMAGE/ LETTRE À LA BIEN-AIMÉE

épisode de la série
LE CHANGEMENT
À PLUS D'UN TITRE

DE JEAN-LUC GODARD

France/1982/couleur/vidéo/9'30/inédit
avec Jean-Luc Godard

Godard, de dos devant un écran de cinéma, explique le film qu'il doit faire pour l'INA mais qu'il ne fera pas et qui devient ici l'occasion d'une raillerie sur la télévision.

SUBSTITUTE

DE FRED POULET ET VIKASH DHORASOO

France/2006/couleur/vidéo/1h 10/en avant-première

« Fred Poulet n'est pas cinéaste, "professionnel de la profession", comme dit Godard, mais chanteur et par ailleurs vidéaste. Dhorasoo, footballeur. Le titre du film désigne dans une équipe le remplaçant, celui qu'à la télévision on aperçoit furtivement quand les caméras ne savent pas trop quoi dire, sur le banc de touche, pendant que ses coéquipiers sur le terrain s'ébatent sous les projecteurs, noyant de lumière la pelouse. Rôle pas mal frustrant, on s'en doute. Pour le Mondial 2006, cet été en Allemagne, Dhorasoo était donc remplaçant et, avant le départ, son ami Fred Poulet confia une caméra super-huit à ce footballeur pas tout à fait comme les autres qui, aux dires de ses camarades, s'intéresse d'avantage à la littérature qu'aux Playstation. Il lui en montra rapidement le maniement et ils se partagèrent le travail. Lui, Poulet, filmerait les à-côtés des matchs, le footballeur se consacrant au quotidien de l'équipe et au sien puisqu'il en aurait vraisemblablement le temps. Ils ne croyaient pas si bien dire : sur toutes les rencontres, des éliminatoires à la finale, il joua exactement seize minutes. Or, et l'on ne s'en étonnera pas, ce désir de football frustré débouche sur un désir de cinéma. » Émile Breton, L'Humanité, mercredi 6 décembre 2006

l'Écran hors les murs en Seine-Saint-Denis

Rencontre avec un journaliste
du *Monde Diplomatique*

Jeudi 8 février à 20 heures

La Belle étoile, Saint-Denis La Plaine, 01 49 98 39 20

THE REVOLUTION WILL NOT BE TELEVISED

DE KIM BARTLEY ET DONNACHA O'BRIAN

Irlande/2003/vidéo/couleur/1h 04/vostf

Drame en trois actes serrés de Hugo Chavez
à la tête du Venezuela.

Workshop avec Paul McIsaac
et Dorothy Thigpen

3 et 4 février de 10 heures à 18 heures

Création vidéo d'actualités démocratiques

La Maison Populaire de Montreuil, 01 42 87 08 68

Rencontre avec Paul McIsaac du Newsreel

Jeudi 8 février à 20 heures

Cinéma Le Méliès, Montreuil, 01 48 70 69 13

Rencontre avec Philippe Grandrieux

Vendredi 9 février à 20 heures

Cinéma Le 104, Pantin, 01 48 46 95 08

Projection vidéo d'artiste

Hall du cinéma l'Écran

CEIL POUR CEIL DE YAN DUYVENDAK 2002/6'

Six minutes de zapping à travers l'actualité télévisuelle du mois de septembre 2002, six minutes de têtes de la télévision projetées à même la tête de Yan Duyvendak, et ce n'est plus Big Brother qui nous regarde, mais nous sommes Big Brother regardant, et nous voyons, les yeux dans les yeux, l'ennemi que nous sommes à nous-mêmes.

Cinéma et gastronomie

du vendredi 9 au mardi 13 février

Un restaurant/bar à vin sera ouvert au public sur la place du Caquet à côté du cinéma. Assiettes gourmandes et sélection de vins.

NOUS REMERCIONS CHALEUREUSEMENT :

Nicole Brenez, Shigenobu Gonzalvez, Émilie Houssa, Hervé Pichard, Jean-Pierre Rehm, James Schneider, Yuko Tanaka pour leur aide précieuse et leurs conseils et tout particulièrement Samir Abdallah, Olivier Assayas, Olivier Azam, Jean-Pierre Bouyxou, Pierre Carles, Jean-Sébastien Chauvin, Marc Collin, Ivora Cusak, Chloé Delaume, Benoît Delépine, Vikash Dhorasoo, Boris Donné, Dominique Dubosc, Julien Duval, Yan Duyvendak, David Faroult, Philippe Grandrieux, Claude Guisard, Marcel Hanoun, Willem Holtrop, Germain Huby, Dimitri Ianni, Gustave Kervern, Alexandre Labarussiat, Caroline Lensing-Hebben, Christelle Lheureux, Pascal Lièvre, Henri Maler, Sabine Massenet, Paul McIsaac, Marie-José Mondzain, Édouard Monnet, Cyril Neyrat, Waël Noureddine, Marc'o, Alain Ollivier, Stéphane Pair, Fred Poulet, Aurélien Py, Jacques Rozier, Raoul Sangla, Dorothy Thigpen, Jean-Baptiste Thoret, Marcel Trillat, Patrick Watkins, Peter Watkins, Pierre Zarka

Bruno Barratier, Frank Bellocq, Delphine Forest, Yves Laverne, Eunice Mangado, Stéphane du Mesnilodt

LES ARCHIVES ET INSTITUTIONS POUR LEUR CONCOURS :

la BIFI, Rossella Rinaldi et CinéCittà Internationale Holding, Émilie Cauquy, Gaëlle Vidalie et la Cinémathèque française, Christophe Gauthier et la Cinémathèque de Toulouse, Sylvie Dargnies, Nathalie Haurie et l'INA

LES SOCIÉTÉS ET DISTRIBUTEURS :

Grégory Gajos et Ad Vitam, Julien Navarro, Vincent Paul-Boncour et Carlotta Films, Philippe Chevassu et Connaissance du cinéma, Cécile Parkas et Doriane Films, Electronic Arts Intermix, Françoise Widhoff et les Films de l'Astrophore, Pierre Merejkowsky et les Films du Crime et du Châtiment, les Films du Losange, les Films du Paradoxe, les Grands Films Classiques, Emese Nemeth et Hollywood Classics, Pierre Walfisz et Label Bleu, Labrador Films, Little Bear, Nicolas Brévière et Local Films, Metropolitan Filmexport, Micromega Productions, MK2 diffusion, Montevideo, Claudine Nougaret et Palmeraie et Désert, Pathé Distribution, Oliver Groom et Project X Distribution Limited, Roissy Films, Thomas Ordonneau et Shellac, Guy Chantin et Théâtre du temple, The Newsreel, Third World Newsreel, Twentieth Century Fox, UIP, Videocompany, Video Data Bank, Vidéographe, Warner Bros., Wild Side Films

Hélène Jimenez, Quentin Mével et l'ACRIF, Canal+, Critikat.com, Jacky Evrard et le Ciné 104, Fabienne Moris et le Festival international du documentaire de Marseille, Filminger, Serge Fendrikoff, Stéphane Goudet et Le Méliès, Sylvie Labas et Folies d'encre, Stéphanie Heuze, Frédérique Baudot, Patrice Lamare, et Hors-Circuits, Loïc et la compagnie Jolie Môme, La Lune rousse, Annie Agopian, Jocelyne Quélo et la Maison Populaire de Montreuil, Rebond pour la Commune, Patrick Laroche et Riv'Nord, Vidéochroniques, Zalea TV

Laurence Dupouy-Veyrier, Carole Spada et toute l'équipe de la Direction des Affaires Culturelles de la ville de Saint-Denis, Services municipaux de la ville de Saint-Denis

Isabelle Boulord, Pierre Gac, Malika Jaffri et le Conseil Général de la Seine-Saint-Denis

Alain Losi et la Région Île-de-France, Catherine Berthelot et la DRAC

Martine Peigner et Libération, Radio Nova, Mylène Belmont et Télérama, Aurélie Berri et TSP

calendrier

mercredi

7 FÉVRIER

14:00/ÉCRAN 1
Explorers de Joe Dante / 1h49

14:30/ÉCRAN 2
The Forgotten Faces
de Peter Watkins / 17'

La Bombe de Peter Watkins / 50'

16:00/ÉCRAN 1
Vidéodrome
de David Cronenberg / 1h25

16:30/ÉCRAN 2
Le Caméraman
d'Edward Sedgwick / 1h06

18:00/ÉCRAN 1
Blow Up
de Michelangelo Antonioni / 1h51

18:30/ÉCRAN 2
Control Room
de Jehane Noujaim / 1h26

20:30/ÉCRAN 2
séance suivie d'une rencontre avec
Benoît Delépine, Gustave Kervern,
Pierre Carles et Olivier Azam

Programme surprise
Juppé forcément
de Pierre Carles / 40'

20:45/ÉCRAN 1
séance suivie d'une rencontre avec
Jean-Baptiste Thoret

Greetings de Brian De Palma / 1h28

jeudi

8 FÉVRIER

9:30/ÉCRAN 2
atelier avec Chloé Delaume

Temps de cerveau disponible

18:00/ÉCRAN 1
Les Paparazzi
de Jacques Rozier / 22'

Reporters
de Raymond Depardon / 1h30

18:30/ÉCRAN 2
Les Amants de Sarajevo
de Marcel Hanoun / 23'

La Bataille de Culloden
de Peter Watkins / 1h12

20:30/ÉCRAN 1
Kika de Pedro Almodóvar / 1h52

20:45/ÉCRAN 2
en présence de Dominique Dubosc,
Samir Abdallah, Waël Noureddine,
Marie-José Mondzain

Films courts pour le Liban et
la Palestine / 38'

July Trip de Waël Noureddine / 35'

vendredi

9 FÉVRIER

13:45/ÉCRAN 2
Le Tombeau d'Alexandre
de Chris Marker / 2h00

14:15/ÉCRAN 1
Masques de Claude Chabrol / 1h40

16:00/ÉCRAN 2
atelier avec Raoul Sangla

Décryptage de l'information

18:00/ÉCRAN 2
Force de frappe de Peter Watkins / 1h50

20:30/ÉCRAN 2
séance en présence de Paul McIsaac,
Dorothy Thigpen, James Schneider
et Ivora Cusack

Actualités démocratiques en salle / 12'

Recycling The Newsreel with
Paul McIsaac de Ivora Cusack
et James Schneider / 1h

Mother Tongue
du Third World Newsreel / 7'

Off The Pig – Black Panthers
du Newsreel / 15'

Finally Got the News du Newsreel / 55'

21:00/ÉCRAN 1
Ciné-mix avec Marc Collin
L'Homme à la caméra
de Dziga Vertov / 1h10

samedi

10 FÉVRIER

10:00/ÉCRAN 2
séance présentée par David Faroult

Six fois deux de Jean-Luc Godard
et Anne-Marie Miéville

épisode 1a Y'a personne / 58'
épisode 1b Louison / 42'
épisode 2a Leçons de choses / 52'
épisode 2b Jean-Luc / 48'

13:30/ÉCRAN 1
Man on the Moon
de Milos Forman / 1h57

13:45/ÉCRAN 2
séance suivie d'une rencontre
avec Patrick Watkins et l'association
Rebond pour la Commune

La Commune (Paris, 1871)
de Peter Watkins / 3h30

15:45/ÉCRAN 1
Bingo Show
de Christelle Lheureux / 8'

La Valse des pantins
de Martin Scorsese / 1h50

18:00/ÉCRAN 2
séance en présence de Paul McIsaac
et Dorothy Thigpen

Actualités démocratiques en salle / 11'

My Country Occupied
du Newsreel / 30'

El Pueblo Se Levanta
du Newsreel / 50'

Latino Poets Speakout
du Third World Newsreel / 10'

18:15/ÉCRAN 1
L'Homme de la rue
de Frank Capra / 2h05

20:45/ÉCRAN 1
séance présentée par Cyril Neyrat

Viol en première page
de Marco Bellocchio / 1h30

21:00/ÉCRAN 2
séance présentée par Jean-Pierre
Rehm suivie d'une table ronde animée
par Shigenobu Gonzalvez, avec
Olivier Assayas, Marc'o, Boris Donné,
Jean-Pierre Bouyxou et J.-P. Rehm

In girum imus nocte et
consumimur igni
de Guy Debord / 1h45

dimanche

11 FÉVRIER

10:00/ÉCRAN 2
séance présentée par David Faroult

Six fois deux de Jean-Luc Godard
et Anne-Marie Miéville

épisode 3a Photo et Cie / 45'
épisode 3b Marcel / 55'
épisode 4a Pas d'histoire / 57'
épisode 4b Nanass / 43'

13:45/ÉCRAN 2
séance présentée par Alexandre
Labarussiat

Le Libre Penseur
de Peter Watkins / 4h30

14:00/ÉCRAN 1
Intervista
de Federico Fellini / 1h52

17:00/ÉCRAN 1
séance suivie d'une table ronde
animée par Pierre Zarka, avec
Henri Maler, Stéphane Pair et
Jean-Sébastien Chauvin

1974, une partie de campagne de
Raymond Depardon / 1h30

18:30/ÉCRAN 2
séance en présence d'Édouard
Monnet, Sabine Massenet,
Pascal Lièvre et Germain Huby

Media Burn
du collectif Ant Farm / 23'02

Technology/Transformation:
Wonder Woman
de Dara Birnbaum / 5'30

Lake Placid de Nam June Paik / 4'
This is not an Advertisement de
Antonio Muntadas / 5'05

Poem #1 de eddie d / 1'26

Blanche Neige, Lucie
de Pierre Huyghe / 4'

E comme Excel
de Nelson Henricks / 0'50

Hostage : The Bachar Tapes
(English Version) du collectif
The Atlas Group / 16'28

Germain fait sa télé : Reality
Show de Germain Huby / 5'

L'axe du mal de Pascal Lièvre / 5'30
360° de bonheur
de Sabine Massenet / 6'

20:00/ÉCRAN 1
Veillées d'armes
de Marcel Ophuls / 3h53

21:00/ÉCRAN 2
séance en présence de Paul McIsaac,
Dorothy Thigpen et Riv'Nord

Actualités démocratiques en salle / 11'
People's War du Newsreel / 40'

Young Puppeteers of Vietnam
du Vietnamese People's Army Film / 25'

Resist / With Noam Chomsky
du Newsreel / 12'

Military Option du Third World
Newsreel / 11'

lundi

12 FÉVRIER

10:00/ÉCRAN 2
atelier avec David Faroult

« Apprendre à voir » (Godard)

14:00/ÉCRAN 1
La Dame du vendredi
de Howard Hawks / 1h32

14:00/ÉCRAN 2
séance présentée par David Faroult

Six fois deux de Jean-Luc Godard
et Anne-Marie Miéville

épisode 5a Nous trois / 52'
épisode 5b René(e)s / 53'
épisode 6a Avant et après / 55'
épisode 6b Jacqueline et Ludovic / 50'

16:00/ÉCRAN 1
La Cinquième Victime
de Fritz Lang / 1h40

18:00/ÉCRAN 1
séance présentée par Dimitri Ianni

Breaking News
de Johnnie To / 1h31

18:00/ÉCRAN 2
séance en présence
de Philippe Grandrieux

Une génération
de Philippe Grandrieux / 11'30

Le Labyrinthe
de Philippe Grandrieux / 36'

Le monde est tout ce qui arrive
de Philippe Grandrieux / 50'

20:15/ÉCRAN 1
séance suivie d'une table ronde
animée par Claude Guisard avec
Julien Duval, Raoul Sangla, Philippe
Grandrieux et Marcel Trillat

Le monde est une image
de Philippe Grandrieux / 35'

Punishment Park
de Peter Watkins / 1h28

21:00/ÉCRAN 2
La Société du Spectacle
de Guy Debord / 1h28

Réfutation de tous les jugements,
tant élogieux qu'hostiles, qui ont
été jusqu'ici portés sur le film
"La Société du spectacle"
de Guy Debord / 22'

mardi

13 FÉVRIER

18:00/ÉCRAN 2
séance présentée
par Shigenobu Gonzalvez

Hurlements en faveur de Sade
de Guy Debord / 1h15

Sur le passage de quelques
personnes à travers une assez
courte unité de temps
de Guy Debord / 18'

Critique de la séparation
de Guy Debord / 19'

18:15/ÉCRAN 1
New Rose Hotel
de Abel Ferrara / 1h30

20:30/ÉCRAN 2
Edvard Munch, la danse de la vie
de Peter Watkins / 2h45

20:45/ÉCRAN 1
séance de clôture en présence
de Fred Poulet et Vikash Dhorasoo

Changer d'image/
Lettre à la bien-aimée
de Jean-Luc Godard / 9'30

Substitute de Fred Poulet
et Vikash Dhorasoo / 1h10

l'Écran

place du Caquet 93200 Saint-Denis

Pour vous y rendre facilement :

Métro

Basilique de Saint-Denis/ligne 13

Le cinéma est juste à la sortie du métro

En voiture

Aux abords de Saint-Denis,
prendre direction

Saint-Denis Centre – Parking Basilique
tarif 1,50 euros les 2 heures

Renseignements 01 42 43 20 79

Réservation scolaires 01 49 33 63 73

Télécopie 01 49 33 63 32

Tarifs de la manifestation :

6,00 € plein tarif

5,00 € tarif réduit

4,00 € tarif adhérents

2,50 € tarif groupes scolaires

12,00 € forfait 4 séances + soirée de clôture

www.mediacrisis.fr

lecran.stdenis@club-internet.fr

L'équipe

Directeur de l'Écran : Boris Spire

Chargé de la programmation : Olivier Pierre

Chargé de production : Olivier Eloy

Responsable jeune public : Carine Quicelet

Attachée de presse : Géraldine Cance

Relations publiques : Catherine Haller

Chargé de communication : Laurent Callonec

Médiation culturelle : Lamia Khanioui,

Guillaume Lebon, Nawel Leparoux

Secrétariat : Anne Grall, Monique Trémel

Caisse : Odette Girard, Marie-Michèle Stéphan

Accueil du public : Julien Bardot, Laurent Callonec,

Sylvy Donati

Projection : Achour Boubekeur, Patrice Franchetti,

Mélanie Tintillier, Serge Vila

Logistique : Gaël André

Catalogue

Textes et iconographie : Olivier Pierre assisté
d'Anne Grall

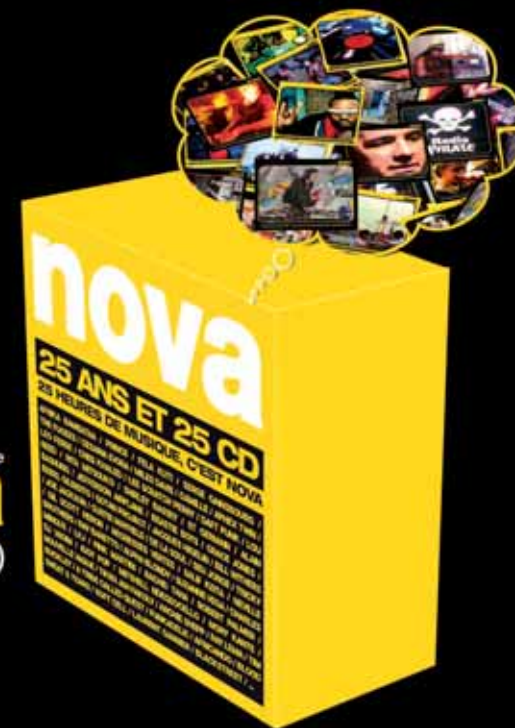
Conception graphique : Anabelle Chapô,

Marie-Armel Le Bourhis

Visuel : Willem

Impression : TAAG

R A D I O
nova 25
ans
www.nova25ans.com



Edition Limitée
Coffret nova
25 ANS EN 25 CD

JAZZ LA RADIO

& INFOS 24h SUR 24
SUR PARIS ET REGION PARISIENNE

TSF 89.9
www.tsfjazz.com

RETROUVEZ AUSSI TSF SUR CANALSAT ET NOOS